

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

---

## LES FEMMES FRANÇAISES

### APRÈS LA GUERRE

---

ON a dit de la Révolution de 1793 : *Elle fut le crime de quelques-uns et la faute de tous* ; parole vraie & profonde qui peut s'appliquer à presque toutes les calamités politiques. Et sans trop analyser les causes multiples qui ont amené sur la France les terribles infortunes dont elle est accablée, sans faire ici l'office de la justice criminelle ou de la Cour des Comptes, ne peut-on pas, s'élevant plus haut, se dire que Dieu, le Juge & le Dominateur suprême, Celui qui déchaîne & retient les orages, avait une justice à exercer contre la France entière, justice qui s'appesantit sur tous, parce que tous sont coupables ? La foudre est tombée sur nous au milieu des plus grandes prospérités temporelles, parce que le goût & l'abus du luxe, l'amour effréné du plaisir, les mauvaises doctrines propagées avec fureur, avaient irrité contre nous une puissance immortelle, dont les pensées ne sont pas nos pensées, & qui, lorsqu'un homme ou une nation s'élève dans son orgueil, suscite un petit obstacle, le grain de sable de Cromwell, un caillou sous les pas de Guillaume III, un Hohenzollern ignoré, qui abattent soudain les plus hautes espérances. *Il n'y a point de prudence, point de sagesse, point de conseil contre le Seigneur.* Nous connaissons le crime des chefs du peuple, dira-t-on, mais celui de la masse ? celui des femmes, des jeunes filles ?... Une voix auto-

risée l'avait révélé depuis longtemps du haut de la chaire chrétienne : « Qu'ai-je vu, s'écriait le » P. Félix, dans la société livrée sans mesure & » sans frein aux entraînements du luxe ? qu'ai-je » vu partout & à tous les degrés, dans des formes » & des proportions diverses ? Le même mal qui » vit, qui grandit, qui vous menace & déjà vous » domine de toutes parts. J'ai vu les illustres de » la fortune déployer un faste que les rois de Perse » eussent peut-être admiré, donnant des festins » que Sardanapale n'eût pas regardés sans étonne- » ment, & accélérant dans des orgies, qui assou- » vissent leurs passions, un mouvement désas- » treux qui prépare leur ruine. J'ai vu la petite » fortune se brisant elle-même par des efforts inu- » tiles pour imiter la grande. J'ai vu les revenus » de la famille & l'avenir des enfants moissonnés » d'année en année par un luxe insatiable... J'ai » vu des femmes se laissant emporter, à force de » vanité, à des dépenses secrètes & frauduleuses, » ensevelissant dans les plis de leurs robes le trai- » tement d'un mari fonctionnaire, réduit, par ces » vols dissimulés & ces folies ruineuses, à aller » chercher à la Bourse une dernière espérance » pour n'y trouver peut-être qu'un suprême déses- » poir. Enfin, j'ai vu, de nos jours, ce que l'on » n'avait pas encore vu, au dernier degré de la for- » tune : la passion du luxe devenue populaire... »

Ce tableau, tracé il y a plus de douze ans, est-il



exagéré? Souvenons-nous! souvenons-nous de la licence & de la splendeur des fêtes! Souvenons-nous du luxe habituel, aussi surprenant qu'ordinaire, que les classes de la bourgeoisie affectaient dans la parure, dans le mobilier, dans la nourriture! Souvenons-nous des procès scandaleux, où des couturières réclamaient, pour des chiffons, des sommes tellement colossales que l'opulence de leurs clientes ne pouvait suffire à les payer! Souvenons-nous du luxe tentateur des étalages! Souvenons-nous de ce que coûtaient, chez le couturier à la mode, les robes, les manteaux & les lunchs! Souvenons-nous des désastres, des faillites, des banqueroutes frauduleuses, des soustractions & des vols, du bagne & du suicide! Toutes ces erreurs, toutes ces fautes, tous ces crimes, ont pour mère la convoitise insatiable qui, regardant plus haut qu'elle, envie, contrefait, imite : *Vous serez comme des Dieux*, disait le démon à Ève; parole que la gourmandise, l'orgueil répètent aux âmes faibles.

L'ouvrier, dans sa convoitise, pour être comme le riche, va dîner aux petits restaurants, & laisse sans pain sa femme & ses enfants; la femme de l'employé, du petit négociant, achète des toilettes ruineuses, des meubles magnifiques, & de deux choses l'une, ou elle prive sa famille du bien-être pour satisfaire sa passion, ou elle vit de crédit jusqu'au jour où le crédit & l'honneur font défaut à la fois. Parfois, le mari, possédé de la même manie, achève sa ruine dans de folles spéculations, & son déshonneur par des faux, des vols & des vols. Le banquier, le grand seigneur vivent princièrement, & se ruinent bêtement. Et la société descend vers les abîmes; la corruption, la lâcheté, l'égoïsme, le mépris du pauvre montent à la surface, jusqu'au moment où une secousse salutaire rappelle à Dieu les âmes égarées; jusqu'au moment où les fêtes, les parures, les festins, disparaissent devant les grands fléaux, ces anges terribles que le Seigneur envoie pour purifier la terre, pour la vanner, selon l'expression de l'Évangile. Et la secousse est venue! le deuil est dans les familles, l'inquiétude, l'angoisse, la plus profonde douleur se sont assises à tous les foyers; les mères, les femmes, les filles, les sœurs de ceux qui sont morts sur tant de champs de batailles ne songent plus à se parer; les cœurs sont navrés, les fortunes anéanties, & le luxe maudit n'existe plus. La ville du luxe, Paris, que n'a-t-elle pas souffert? les quatre chevaux de l'Apocalypse : guerre, famine,

peste & mort ont piétiné sur elle... Quand un sourire du ciel consolera la France, les femmes auront-elles profité de la leçon? Elles auront expié par les inquiétudes et les larmes, sauront-elles réparer par les actions? Reviendront-elles à ce sérieux de la vie, qu'elles avaient abandonné pour les futilités dangereuses, où le bonheur terrestre & bonheur éternel se perdaient également? L'économie, la vie intérieure, la vie occupée, la charité remplaceront-elles les plaisirs futiles ou coupables, la lutte puérile de toilettes, les courses frivoles, l'oisiveté, l'égoïsme que nous avons vu trôner dans les familles autrefois les meilleures & les plus sages? car, hélas! qui donc avait échappé à cette contagion? L'ordre, l'économie, la simplicité des mœurs permettront-ils enfin aux riches d'être charitables? ils connaîtront alors ce plaisir, ce délice, trop négligé depuis quelques années, & que le Père des hommes a attaché aux services qu'on rend à ses semblables. Il y aura beaucoup de pauvres parmi nous, beaucoup de veuves, beaucoup d'orphelins; si nous reprenons nos anciens errements, si nous consacrons à nous-mêmes, à notre luxe & à notre sensualité, le nécessaire & le superflu de notre argent, où trouverons-nous du pain & des vêtements pour ces frères infortunés? Chez les gens qui aiment le luxe, l'aumône est toujours le premier chapitre que l'on raye du budget. L'égoïsme & la paresse abolissent bientôt tout ce qui s'appelle devoir, & la charité en est un : elle est un devoir, elle est un plaisir, elle est un acte de prudence, elle est un acte de justice. Songeons-y bien!

Ceux que la divine Providence aura sauvés dans ces graves épreuves que nous traversons ne lui devront-ils pas un témoignage de gratitude? Et quel meilleur moyen de remercier Dieu que de faire du bien à ces pauvres qui lui sont tellement chers, qu'il se substitue à leur place, & qu'il dira au dernier jour : *Venez... j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger, j'ai été nu, et vous m'avez vêtu*. Le salut de la société est, pour ainsi dire, entre les mains des femmes : la simplicité & la charité, si elles le voulaient, auraient force de loi; elles auraient relevé les cœurs par la pureté & la sévérité des mœurs; elles auraient rapproché les classes ennemies par la tendresse & la sollicitude du riche envers le pauvre. Les cruelles leçons de la guerre profiteront-elles, et quand la paix sera revenue, la mollesse ne reviendra-t-elle pas en même temps?...





# VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

## LES DANSES

(Première partie)

L'homme, dès l'origine des choses, a dansé & chanté. C'est par les gestes, comme par la voix, qu'il a manifesté ses premiers besoins, qu'il a exprimé ses premières sensations. Aux sons inarticulés d'abord, le corps a répondu par des positions, des attitudes, qui peignaient les mouvements de l'âme; — & de l'alliance du geste & de la voix est sorti, en se développant peu à peu, ce langage universel, antérieur à tous les idiomes comme à toutes les conventions, qui se nomme la danse. L'art est venu, là comme partout, au secours de la nature; mais, avant de connaître l'art des gestes, la race humaine en avait l'instinct & la faculté.

Cette faculté primitive, les hommes l'employèrent d'abord à rendre grâce à Dieu de ses bienfaits, à manifester leur admiration pour les splendeurs de l'univers, & c'est ainsi qu'est née la danse sacrée. Nous la voyons jouer un rôle important dans les fêtes solennelles des Juifs, dans les réjouissances publiques établies pour honorer Dieu & publier ses louanges. Moïse et sa sœur Marie, après le passage de la mer Rouge, chantèrent en dansant avec les chœurs qu'ils avaient rassemblés pour témoigner de leur reconnaissance; & le roi David dansait devant l'arche en la conduisant au temple où il allait chanter ses psaumes.

Les Égyptiens mêlèrent la danse à tous leurs mystères, à toutes leurs solennités religieuses. Ils composèrent des danses sublimes pour exprimer la doctrine sacerdotale, comme pour peindre le mouvement réglé des astres & l'harmonie constante de l'univers. Les prêtres égyptiens enseignaient l'astronomie aux fidèles en leur apprenant à danser. Orphée transporta la danse en Grèce, où chaque divinité était honorée par des danses particulières; & lorsque Numa eut institué la danse des *Saliens*, la danse devint dans toute l'Italie, ainsi que dans les Gaules, l'objet principal du culte des faux dieux.

Regardée toujours comme un signe d'adoration, comme une démonstration extérieure de grati-

tude, la danse fit partie aussi des cérémonies de la primitive église. Les chrétiens, pendant les persécutions, se réunissaient dans les déserts pour y danser pieusement en chantant des prières & des psaumes, & lorsque plus tard ils purent avoir des temples, ils réservèrent, pour cette partie extérieure du culte, un emplacement plus élevé qu'ils appelèrent le *chœur* (en latin *chorus*, danse). Les abus qui s'introduisirent dans ces pratiques religieuses décidèrent l'autorité ecclésiastique à les abolir.

Parmi les danses usitées chez les Turcs dans les mosquées, il en est une particulièrement étrange : c'est celle que les derviches exécutent pour célébrer la fête de Menelaüs, leur fondateur. Suivant la tradition, Menelaüs tourna en dansant pendant quatorze jours sans discontinuer, au son de la flûte de Hansé, son compagnon; après quoi, il tomba dans une longue extase pendant laquelle l'institution de l'ordre des derviches lui fut inspirée. Pour honorer ce souvenir, les derviches turcs ont imaginé la danse du *moulinet*, qu'ils exécutent au son de la flûte avec une véritable fureur. La plupart ne cessent cet exercice violent que lorsqu'ils tombent épuisés. Pour un spectateur napolitain, ces derviches ne seraient rien de plus que des gens piqués de la tarentule. Comme il y a partout une tradition, celle des Italiens veut qu'on ne puisse guérir de cette piqure qu'en dansant la *tarentelle* avec une extrême rapidité. Ainsi que moi sans doute, vous inclinerez à préférer la *saltarelle*, cette danse charmante que vous avez pu voir au troisième acte de *la Muette*, dans la scène qui précède la révolte du peuple conduit par Masaniello.

Après s'être servis de la danse dans leur culte pour peindre leur joie & leur reconnaissance, les hommes la mêlèrent à leurs plaisirs : il n'y a plus d'autre danse, depuis des siècles, que la danse profane. Les législateurs de l'antiquité en avaient fait une partie importante de l'éducation, & elle a joué un grand rôle dans toutes les scènes de la vie. La danse des Grecs n'exprimait pas seulement les manifestations de l'univers extérieur & les passions de l'âme, elle énonçait jusqu'aux pensées les plus compliquées. Elle pénétrait même dans le domaine de l'histoire. « Il faut, disait-on, que le



danseur connaisse parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos & la naissance du monde jusqu'à Cléopâtre, reine d'Égypte. »

Lorsque la danse fut portée au théâtre, elle devint un art qui marcha de pair avec la comédie. Elle eut, sur la scène, le grand avantage de parler aux yeux, d'exprimer les sentiments intérieurs de l'âme avec toute la magie des formes extérieures, avec toute la grâce des attitudes, toute l'impétuosité des mouvements, & d'être, par là, intelligible pour tous. On connaît l'histoire d'un danseur de Rome : il avait représenté les *Travaux d'Hercule* d'une manière si saisissante qu'un roi de Pont, qui voyait pour la première fois un tel spectacle, demanda en grâce à l'Empereur de lui donner ce mime. « Ne soyez point étonné de ma prière, dit-il à Néron : j'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue, & qui n'ont jamais pu entendre la mienne : les gestes de cet homme leur feront comprendre ma volonté. » — La pantomime fut portée chez les Romains à un très-grand degré de perfection par les danseurs Pylade & Batyle : ils avaient fait oublier Roscius & les plus fameux comédiens.

Deux danses sont restées célèbres dans l'histoire de la Grèce antique : celle inventée par Thésée & ses compagnons pour peindre les évolutions & les détours du fameux labyrinthe de Crète, & qui fut nommée la *danse de la grue* parce qu'on s'y suivait à la file, comme font les grues lorsqu'elles volent en troupes. — & la *danse de l'Hymen*, une de celles qui, au rapport d'Homère, figuraient sur le bouclier d'Achille. Cette dernière devait son nom & sa naissance à l'héroïsme de l'amour. Voici la légende : Un jeune Athénien nommé Hymen, « beau comme le jour, » aimait, sans oser le dire, une jeune fille d'une naissance beaucoup au-dessus de la sienne. Ayant appris que les jeunes Athéniennes les plus illustres se disposaient à célébrer sur les bords de la mer la fête de Cérès, dont les hommes étaient exclus, il ne put résister au désir de voir celle qu'il aimait, pendant tout un jour : il prit un travestissement & se mêla au groupe des jeunes filles qui sortaient de la ville. La fête avait commencé, une joie pure remplissait toutes les âmes, lorsque des pirates, s'élançant brusquement à la côte, saisissent cette jeunesse effrayée, l'enchaînent & font voile vers des pays inconnus. Quand on fut débarqué, le jeune Hymen, qui songeait à la délivrance, proposa à ses.... compagnes de profiter du sommeil de leurs ravisseurs pour les égorger. On frémit d'abord à cette pensée ; mais il fut pressant, persuasif, & le complot s'exécuta. Revenu seul à Athènes pour chercher du secours, il trouva ses compatriotes dans la douleur & la consternation. Les uns pleuraient leurs filles, d'autres leurs sœurs ou leurs fiancées. « Je les ai sauvées, leur dit-il, & je demande pour unique & suprême récompense d'obtenir celle que j'aime. »

Les Grecs, ivres de joie, firent du jeune Hymen

le plus heureux des époux ; ensuite ils en firent un dieu. — Des fêtes avaient lieu chaque année en commémoration de ces événements extraordinaires, & les danses exécutées dans les mariages athéniens rappelaient celles qui terminaient ces solennités.

Le mariage est la seule de nos grandes fêtes dont la danse soit restée à peu près inséparable : elle n'a malheureusement plus depuis longtemps aucun caractère, & quand j'assiste à ce que nous appelons une noce, je me plais à remplacer dans ma pensée la schotisch & la mazurka par la danse nuptiale des sauvages de l'Amérique : « Les jeunes filles, dit Chateaubriand, armées d'une crosse recourbée, imitent les divers ouvrages du labour ; les jeunes guerriers font la garde autour d'elles, l'arc à la main. Tout à coup, un parti ennemi, sortant de la forêt, s'efforce d'enlever les femmes ; celles-ci jettent le hoyau & s'enfuient ; leurs frères volent à leur secours. Un combat simulé s'engage : les ravisseurs sont repoussés. — A cette pantomime succèdent d'autres tableaux tracés avec une vivacité naturelle : c'est la peinture de la vie domestique, le soin du ménage, l'entretien de la cabane, les plaisirs & les travaux du foyer ; touchantes occupations d'une mère de famille. » — Nous verrons bientôt ce que sont les danses du monde civilisé ; peut-être aurons-nous quelque peine à découvrir en quoi elles sont supérieures à celles de ces sauvages.

Ce qui prouve que la danse est naturelle à l'homme, c'est qu'elle se mêle, chez la plupart des peuples enfants, à toutes les actions de la vie. Les sauvages dansent pour se marier, pour faire la moisson ou la guerre, pour recevoir un hôte, pour fumer un calumet, pour la naissance & pour la mort.

Les anciens pratiquaient les danses comme exercices ; ils avaient vu là un moyen de développer les forces, l'agilité, les grâces même, — & ils avaient raison. Que de fois, en voyant manœuvrer gauchement nos recrues & nos milices citoyennes, je me suis pris à regretter que l'antique usage de la danse armée ne se soit pas perpétué. Minerve sourirait d'un singulier sourire si nous dansions devant elle la *Pyrrhique* ou la *Memphitique*. On appelait de ces noms, dans le temps où Minerve présidait tout ensemble à la sagesse & à la guerre, les danses qui s'exécutaient au son des instruments militaires. La plupart des danses des sauvages s'exécutent ainsi les armes à la main. « Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, dit Raynal, qu'un Européen qui les voit pour la première fois ne peut s'empêcher de frémir. » — Lycurgue avait ordonné que, dès l'âge de sept ans, les jeunes Spartiates fussent exercés à manier l'épée, le javelot & le bouclier. Il n'y avait pas un adolescent à Sparte qui, de la sorte, ne fût habile aux évolutions militaires & familiarisé avec toutes les armes. C'est pourquoi l'on a pu dire qu'ils allaient à l'ennemi en dansant. Xénophon a rendu



célèbres, par la description qu'il nous en a laissée, les danses helléniques exécutées par des soldats traces, arcadiens, mysiens & magnésiens en présence de l'armée des dix mille.

A Lacédémone, la danse avait un tel caractère de pureté, de grandeur même, qu'on en avait fait la plus auguste des solennités. « Toutes les danses des Lacédémoniens, dit Plutarque, avaient je ne sais quel aiguillon qui enflamme le courage, & qui excitait dans l'âme des spectateurs une ardente volonté de faire quelque belle chose. »

C'était un honneur chez les anciens d'avoir cultivé la danse dans sa jeunesse. Socrate l'avait apprise d'Aspasie, & ne perdait rien de sa gravité en figurant à Athènes dans les bals de cérémonie. Simonide à quatre-vingts ans remporta le prix de la danse, et Caton en avait soixante lorsqu'il sentit le besoin de prendre des leçons pour paraître moins gauche dans les fêtes de Rome.

Mais les danses ainsi comprises n'appartiennent plus qu'à l'histoire. Il est temps de franchir les siècles & l'espace pour nous occuper de la chorégraphie, chez les modernes, & des danses que nous dansons nous-mêmes.

L'art de noter les pas & les figures d'une danse ne prend guère date en France qu'avec la Renaissance. C'est de l'Italie que nous sont venus ces drames dansés & ces dialogues de gestes désignés sous le nom de *ballets*. On en distinguait trois espèces principales : les allégoriques, les moraux et les bouffons. Les personnages de ces compositions étaient remplis le plus souvent par les souverains eux-mêmes, les dames et les seigneurs de la cour. Au théâtre, les ballets devinrent de véritables compositions dramatiques ayant un plan, une exposition, une action & un dénouement. C'est là que se développèrent chez nous la danse d'expression & la pantomime, l'art d'imiter & de contrefaire.

Les ballets & les mascarades que la reine Catherine de Médicis avait connus à Florence furent pendant plus de cinquante ans les principales ressources de la galanterie française. Le ballet qui eut lieu au Louvre en 1581 à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine fut représenté par la reine, les princes & les princesses. Il avait pour sujet le triomphe de Jupiter & de Minerve. Commencé à dix heures du soir, il ne se termina qu'à trois heures du matin.

La passion de Henri IV pour la danse datait de sa plus tendre enfance : il avait été élevé dans un pays où l'on danse en naissant. Le Béarn, comme le Languedoc & aussi la Provence, doivent leur grand goût pour la danse au voisinage de l'Espagne, la terre classique des exercices de grâce & d'agilité. La *falandoulo*, la *danse des olivettes*, le *chibalet*, les *treilhas*, la *danse des bergers*, & beaucoup d'autres non moins originales avaient une saveur locale toute particulière.

Sully, le ministre philosophe, était l'ordonnateur des spectacles qui amusaient le bon roi ; il nous apprend, dans ses Mémoires, que, quand il ne se mêlait pas lui-même à ces divertissements, Henri IV trouvait toujours qu'il y manquait quelque chose. Cependant, l'amour des fêtes ne poussa jamais le roi jusqu'à l'oubli du bien-être de son peuple. Lorsque le prévôt des marchands & les échevins, voulant fêter les Suisses, sur le point de venir renouveler leur alliance, demandèrent la permission, pour couvrir les dépenses, de mettre un impôt sur les robinets des fontaines, Henri leur répondit : « Cherchez quelque autre moyen qui ne soit point à charge à mon peuple pour bien régaler mes alliés. Allez, messieurs, il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin. »

Henri IV avait mis la danse si fort à la mode qu'on ne dansa jamais autant dans toute l'Europe que durant la période qui correspond à son règne. A la seule cour de France, on exécuta plus de quatre-vingts ballets, sans compter nombre de grands bals & de mascarades singulières.

Si la bonne & franche gaieté présida quelquefois à ces fêtes royales, ce n'est guère que sous Catherine de Médicis & Henri IV. D'ordinaire, elles étaient graves & solennelles. C'est pour montrer la dignité de son rang que Louis XII ouvrit le bal qu'il donna à la noblesse de Milan ; & quand Philippe II, pendant la tenue du concile de Trente, prit part avec le cardinal de Mantoue au bal de cérémonie délibéré par les pères, il montra certainement plus de dignité qu'il ne prit de plaisir.

A la cour de Louis XIII, plus qu'à toute autre, on s'amusa tristement. Le mauvais goût & le trivial furent même parfois essayés pour tirer l'indolent monarque de sa léthargie morale, & l'on croyait s'être bien réjoui lorsqu'on avait exécuté, avec le concours du roi Louis XIII en personne, le ballet de « Maître Galimathias pour le grand bal de la douairière de Billebahault & de son fanfan de Sotteville. »

Les ballets de Louis XIV, si célèbres par leur magnificence, ne perdirent jamais ce caractère de gravité monotone qui donnait à toutes les fêtes de l'époque un air de si profond ennui. Le roi, qui avait beaucoup dansé dans sa jeunesse, renonça à ce plaisir vers l'âge de trente ans. Ce fut Racine qui lui en donna indirectement le conseil dans sa tragédie de *Britannicus* : Louis XIV ne voulut pas, comme Néron, mettre sa gloire à se donner lui-même en spectacle. Le ballet de Flore, représenté en 1669, est le dernier où Sa Majesté figura.

Dans les carrousels, c'étaient les chevaux qui faisaient les frais de la danse, & ils s'en acquittaient généralement fort bien. Deux ballets de ce genre, donnés à Florence au commencement du dix-septième siècle, & celui qu'on exécuta au fameux carrousel de Louis XIII, sont restés



célèbres dans les annales de la chorégraphie chevaline. Plinie fait remonter aux Sybarites l'invention de la danse des chevaux. Il arriva même, s'il faut en croire les historiens, que leurs succès dans ce genre de plaisirs leur devinrent funestes. Les Crotoniates, en guerre avec les Sybarites, s'aperçurent de l'éducation que ce peuple donnait à ses chevaux; ils firent secrètement apprendre à leurs trompettes les airs de ballets que dansaient ces dociles ani-

maux, & lorsque la cavalerie des Sybarites s'ébranla, les Crotoniates sonnèrent ces airs différents. On se rend compte de l'effet produit : les chevaux, au lieu de charger, se mirent à danser leurs entrées de ballets, & les pauvres Sybarites, victimes de leurs propres talents, furent taillés en pièces.

CHARLES ROZAN.

(La suite au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

### MADAME CHARLES REYBAUD

Madame Charles Reybaud était née à Marseille, & le souvenir de son cher pays ne l'a jamais quittée; elle lui a dû ses inspirations les meilleures, ses tableaux les plus vifs, ses créations les plus intéressantes. Fille d'un médecin distingué, monsieur Arnaud, elle puisa au foyer paternel le goût de l'étude, la curiosité de l'histoire & des recherches archéologiques; une science discrète & sobre fortifia sa belle imagination, & devint en quelque sorte la trame solide sur laquelle ce brillant esprit sema ses riches broderies. La littérature de l'Espagne, son histoire, lui étaient aussi familières que la langue et l'histoire de France. La vocation littéraire lui vint tout doucement, sans parti pris, sans préoccupation de gloire ou de fortune : elle avait quelque chose à conter, elle le conta, & elle trouva dans le public un auditoire assidu. Elle chercha si peu la renommée qu'on ne lui rendit pas, selon nous, toute la justice qui lui était due : ses livres se lisaient, se vendaient, mais les feuilletonistes du *lundi* et du *samedi* n'en parlaient pas : la conspiration du silence est si souvent organisée contre les vrais succès!

Il est vrai que madame Reybaud ne représentait aucune école philosophique ou politique; elle n'a pas, comme madame Sand, fait subir à ses livres toutes

les révolutions de sa pensée; toujours occupée de l'effet dramatique ou agréable de son récit, elle n'a guère songé aux inductions morales qu'on en peut tirer, & peut-être est-ce là le côté faible de ce talent charmant. Quelques-uns de ses romans, particulièrement les aînés, *Pierre*, *Deux à Deux*, *l'Oblat*, ne sont pas aussi purs qu'on le voudrait; la fougue de la passion y domine, étouffant la pensée morale qu'on voudrait d'autant plus voir se dégager que le livre est dû à une femme. C'est là le défaut de ses premières œuvres; mais, *vivre, c'est apprendre*; en vivant, madame Reybaud a appris à contenir & à châtier sa pensée; ses premiers écrits sont amusants & souvent gracieux; ceux de l'âge mûr, tout aussi pathétiques, tout aussi émouvants, ont une forme plus sévère & plus remarquable. Nous citerons surtout *Mademoiselle de Malepeire*, *le Cabaret de Gaubert*, deux histoires provençales pleines de vie & de couleur : *le Cadet de Cobrières*, où les vieilles mœurs nobiliaires sont si bien décrites; *Clémentine*, histoire de trois générations qui se dessèchent et languissent sous la garde d'un obstiné vieillard, le seigneur de la Roche-Farnoux, qui ne veut quitter ni le monde ni ses richesses; *Misé Brun*, récit singulier et sinistre, dû à quelques traditions de la Provence, car il nous semble que presque tous les romans de madame Reybaud ont une origine vraie, & qu'elle a communiqué à des êtres réels, mais depuis longtemps oubliés, la vie qui jaillit de



sa plume. Cette remarque s'applique surtout aux nouvelles dont la scène est dans le Midi. Je citerai encore les *Corbeaux*, l'*Avocat Loubet*, deux romans écrits avec amour & tous les deux touchants et remarquables. Les couvents ont aussi inspiré heureusement ce pinceau souple & chatoyant; jamais on n'a mieux décrit les vieux cloîtres, les obscures chapelles, la vie régulière, ses pratiques sévères & son austère suavité. La description du monastère des Annonciades dans *Félice* est délicate. Le Carmel de Paris, du temps de Mazarin, est peint d'après nature, & cela, bien avant les investigations de M. Cousin; & les Bénédictines du Saint-Sacrement donnent envie de demander une place parmi elles.

L'aimable femme qui a écrit tant de jolis livres, depuis longtemps n'écrivait plus : elle s'éteignait dans les étreintes d'une douloureuse maladie, & elle est morte à Digne (Basses-Alpes), au mois de janvier 1871. Elle avait cherché un asile au milieu de ces paysages qu'elle a tant de fois décrits, & avec quel charme! & nous, nous espérons qu'elle aura reçu les consolations suprêmes de cette foi que ses livres n'ont pas servie autant qu'ils l'auraient pu, mais que du moins elle n'a jamais abaissée ni reniée.

Citons encore quelques morts célèbres :

Un académicien, M. Prosper Mérimée, est mort également pendant la durée de cette funeste guerre.

Talent brillant & froid comme du métal, moqueur, sceptique, superbe, l'auteur de *Colomba*, du *Vase étrusque*, de la *Vénus d'Ille*, n'a jamais inspiré une bonne pensée, consolé une douleur, ni élevé une âme plus haut que la terre. Il était, du reste, fort savant, & ses travaux sur le *Faux Démétrius*, sur l'*Histoire romaine*, sur les antiquités françaises demeureront.

Alexandre Dumas est mort également. Facilité incalculable, imagination d'une fertilité sans exemple, esprit facile, naïf quelquefois, ce pauvre bon homme a amusé sa génération. Nous lui reprochons de s'être moqué de l'histoire, d'avoir fait des d'Artagnans fantastiques et des Buckingham chimériques, d'avoir abusé des coups d'épée, & d'avoir habitué son public à chercher dans ses livres, non une récréation agréable, mais des émotions violentes puisées à des sources criminelles. Ses romans d'estoc & de taille ont précédé les romans de cour d'assises & de police, dont les petits journaux inondaient le peuple il y a un an. Hélas! nous avons vu les résultats de cette triste littérature, & pour chercher les causes de la corruption actuelle du pauvre peuple, il n'est pas besoin de remonter au delà des écrits contemporains.

On annonce également la mort de madame Louise Collet; âme égarée par les passions, talent dévoyé par le sophisme, ses dernières forces furent employées à insulter, dans un club, Notre-Dame de Fourvières.

## LE MÉNAGE D'HENRIETTE

### I

#### SOLITUDE

**R**IEN de moins pittoresque, rien de moins frappant que les environs de Lille en Flandre, comme on disait jadis; & pourtant, sans ondulations de terrain, sans lac, sans fleuve, sans forêt, ce pays plat & verdoyant, monotone & fertile, a son charme propre, un charme un peu bourgeois, où les idées d'abondance, de repos, de richesses s'épanouissent en première ligne, devant ces moissons superbes, ces

prairies pleines de bétail & ces villas opulentes entourées de jardins ombreux & fleuris.

Il y a vingt ans, l'antique village d'Esquermes, aux portes de Lille, n'était pas encore englobé dans la grande cité; la ceinture des fortifications élargies ne l'avait pas étreint; l'industrie n'y avait pas encore dressé ses noirs bastions; on n'avait pas coupé ses bois riant, ni détourné le cours de ce charmant ruisseau, l'Arbonnoise, qui égarait ses méandres sous des futaies épaisses, peuplées d'oiseaux, & où l'on se serait cru à cent lieues des maisons & des hommes. Non loin de la petite rivière s'élevait une très-ancienne église, dédiée à Notre-



Dame de Réconciliation, dont le svelte clocher & les fenêtres en arc gothique faisaient bon effet dans le paysage. Plus loin, sur le bord de la route qui mène à Béthune, on voyait (& on voit encore) les murs blancs, les silencieux jardins d'un monastère de Bernardines; quelques cottages, des maisons confortables, une vieille brasserie dont la cour était entourée d'une galerie en forme de cloître; des auberges où les voyageurs à cheval buvaient le coup de l'étrier, comme dans les tableaux de Wouwermans; des chaumières propres & gaies composaient alors tout le village.

Près d'un pont de pierre jeté sur l'Arbonnoise, on voyait une maison, débris d'une ancienne & plus vaste habitation, qui, entre cour & jardin, devait à ses murs épais & à sa façade en escalier une certaine physionomie féodale. Des girouettes armoriées avaient surmonté sans doute ses toits aigus, & l'on cherchait, à l'angle des fortes murailles, les tourelles en poivrière, qui les bordaient jadis. La rivière longeait le domaine; de toutes les fenêtres on la voyait, se perdant sous les saules & les coudriers; l'été, le soleil y tamisait des paillettes d'or; les criques, les golfes, les baies en miniature se tapissaient de glaïeuls & de germandrées; l'hiver, les petites vagues, enflées par la pluie, se précipitaient avec un sourd murmure sous l'arche du pont; l'eau, on le sait, est une grâce de tous les instants; mais c'est aussi une mélancolie, & ce vieux logis, entre sa cour silencieuse & son jardin où de grands arbres et des haies touffues jetaient une ombre éternelle, semblait quelque peu morose. Après avoir été le nid qui berçait une famille nombreuse, dispersée, les ailes venues, aux quatre points de l'horizon, il n'était habité que par une seule personne, qui n'était plus très-jeune, qui n'avait jamais aimé le bruit ni les fêtes, & dont la vie coulait à l'écart, comme la rivière fuyant sous les saules. Cette personne se nommait mademoiselle Marcelle Aulloy.

Au moment où s'ouvre cette histoire, la nuit précoce d'un jour d'automne était venue; depuis longtemps, le *Salve Regina* qu'on chante dans tous les monastères de Cîteaux à la chute du jour, avait tinté au clocher du couvent; une pluie fine et lente tombait et faisait choir avec elle les dernières feuilles. Marcelle, assise au coin de la cheminée, tisonnait son feu de houille, qui ne tient pas compagnie comme le joyeux feu de bois; elle pensait, elle rêvait peut-être, des nuages tristes passaient sur son visage, & ses yeux brillaient comme s'ils eussent retenu des larmes. Marcelle avait alors vingt-neuf ans; on ne la trouvait pas jolie, & cependant, comme les paysages de la Flandre, ce visage aux traits ordinaires n'était pas dénué de grâce. Ses yeux bruns, grands & calmes, avaient une douceur pénétrante; quand elle souriait, on remarquait moins ses belles dents que la franchise & l'intelligence dont ce sourire éclairait son visage; elle avait des cheveux abondants & noirs, dont la nuance foncée donnait quelque éclat

à sa peau mate & veloutée; ses traits n'avaient rien de remarquable; mais l'ensemble de la personne n'était pas vulgaire: l'éclair dans le regard, la bonté dans le sourire attiraient invinciblement la sympathie.

Si l'on avait fait un *Voyage autour de la Chambre* de mademoiselle Aulloy, on aurait deviné ses sentiments & ses habitudes. Elle demeurait, comme on le fait fréquemment en province, dans une pièce au rez-de-chaussée qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger; elle y passait sa vie; là, elle avait sous la main son unique servante, elle était près du jardin, près de la porte d'entrée, à laquelle les pauvres sonnaient souvent. Le salon, autrefois centre de réunion de la famille s'ouvrait rarement, & la chambre à coucher n'était qu'un lieu de repos sanctifié par la prière du matin et du soir. La vaste chambre qu'elle occupait s'ouvrait sur le parterre par une grande porte vitrée; la climature grimpait aux fenêtres, les liserons y suspendaient leurs petites coupes bleues & blanches, & même en janvier, l'aspect du lierre et des arbres verts valait mieux que celui de la rue & de ses pavés boueux. La chambre était tendue d'un vieux cuir doré, mais la simple famille bourgeoise qui demeurait là depuis cinquante ans ne connaissait ni l'art ni la curiosité, chers à notre époque, & n'avait pas cherché à mettre le mobilier au niveau de ce débris d'un autre âge; chaises, tables, secrétaire étaient en solide & sombre acajou; les grandes gravures, d'après Lebrun, représentant la vie d'Alexandre, ornaient les panneaux; une haute pendule de marbre et cuivre décorait la cheminée, escortée de deux flambeaux d'argent et de deux lampes tout à fait modernes. Au mobilier paternel Marcelle avait joint ses meubles intimes: sur la grande table de famille qui ne servait plus elle avait posé son écritoire; une petite bibliothèque contenait ses livres de prédilection: des volumes de Bossuet, de saint François de Sales, des poésies, quelques romans de Walter Scott, un volume de madame d'Arbouville, un autre de Bernardin de Saint-Pierre, Xavier de Maistre à côté de son majestueux frère, & La Fontaine non loin de madame de Sévigné. Une jolie statue de la sainte Vierge, dans un encadrement gothique, voyait à ses pieds un bouquet de fleurs d'automne; une jardinière où Marcelle cultivait quelques plantes choisies côtoyait une table à ouvrage qui renfermait en ce moment un gros tricot pour les pauvres et un ouvrage de tapisserie aux couleurs éclatantes: tout enfin dans cette chambre peignait une vie occupée, une vie utile, une vie pieuse, & pourtant celle qui semblait si bien travailler, lire, prier, paraissait triste.

Autour d'elle le silence était profond; on n'entendait que le clapotement de la pluie dans les gouttières & le gémissement du vent qui se tenait à la porte comme un enfant pleureur. Elle n'attendait personne, ses parents, ses amis qui habitaient Lille ne venaient pas la voir dans la soirée; les



heures s'annonçaient pesantes; & les souvenirs mélancoliques, les fâcheuses prévisions s'amassaient dans son esprit favorisés par les ennemis extérieurs, la nuit, le mauvais temps, la solitude. Marcelle voulut se distraire par le travail, & prenant sa tapisserie, elle traça le contour d'une arabesque compliquée; mais cette occupation matérielle laissait trop de cours à ses pensées. Elle ouvrit un livre : c'était l'*Histoire hollandaise*, de madame d'Arbouville, récit maladif & navrant, délétère à force de tristesse, semblable à un de ces doux poisons qui paralysent le cerveau & les membres : Marcelle en parcourut une page & ferma le volume. Sa domestique entra au même instant : selon une habitude invariable, elle venait faire le compte du jour. Marcelle, soumise comme tout bon capitaine à la discipline qu'elle avait elle-même établie, prit sa plume & son registre & écrivit : pain, beurre, lait, port de lettres, etc., etc., additionna le total et régla le menu et la dépense du lendemain. La bonne Sophie se retira; sa maîtresse retomba dans ses pensées en roulant machinalement la plume qui lui avait servi; puis, pour tuer le temps, ce terrible ennemi de certaines âmes & de certaines heures, elle prit une feuille de papier & écrivit rapidement :

« Ma chère Eugénie,

» Si vous étiez auprès de moi, si vous habitiez Lille au lieu de ce vilain Paris, j'irais, en dépit de la nuit & de la pluie battante, vous surprendre par une petite visite. Vous savez que vous me remontiez toujours quand le spleen me tourmentait, & ce soir je suis si triste! j'aurais tant besoin de vous! Nous approchons du *mois noir*, du mois de novembre, qui rappelle trop à ma mémoire les êtres si chers que j'ai vus partir, cette mère si aimable & si tendre, mon père, cet homme respecté de tous & dont j'étais si fière, mon frère Alfred, mon contemporain, le camarade de mon enfance, l'ami de ma jeunesse... Depuis qu'ils ne sont plus là, les rangs se sont bien éclaircis, vous le savez, Eugénie : mes deux sœurs mariées au loin, mon frère aîné entraîné jusqu'en Algérie par les nécessités de la carrière administrative, & moi, comme un oiseau dont l'aile est cassée, je suis demeurée seule au nid paternel. Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée? me direz-vous peut-être. Ah! pourquoi!... ne croyez pas que je me plaigne de mon sort; je suis triste parfois : qui ne l'est pas? Qui donc, même dans les situations que le monde envie, ne sent pas, à certaines heures, le vide profond, le creux des choses humaines & l'*inexorable ennui* dont parle Bossuet? Mais ces tristesses-là (encore un bel héritage de notre mère Ève!) n'empêchent pas la sérénité ordinaire, ni le repos réel du cœur; je me plais dans ma maison, peuplée par le passé; j'aime mon église & ma messe matinale; j'aime mes amis, & mes amis les pauvres surtout, pour lesquels je fais peu de chose, mais qui ont mon cœur; ma correspon-

dance avec ma famille m'intéresse; je lis, je brode, je cultive des fleurs, je vis en paix avec ma vieille Sophie, je me suis fait enfin une existence de vieille fille assez douce, que je ne changerais plus contre une autre, & pourtant, à certaines minutes, je sens le poids & l'effroi de la solitude. Comprendre qu'on n'est la première affection de personne, que si l'on disparaissait, cela ne ferait pas un grand vide, que le sourire de l'enfant, la parole du mari consoleraient vite mes sœurs, qu'un soupir, une petite larme, un : pauvre Marcelle! paieraient vite la dette de mon frère, que mes amies les meilleures, les plus affectueuses, diraient aussi : Pauvre Marcelle si vite disparue! & que ce serait tout, qu'il n'y paraîtrait plus; il y a dans ces idées, dans cette certitude, une grande amertume. Qu'y faire? se résigner à la volonté du bon Dieu, qui a réglé qu'il en serait ainsi, qui a éloigné mon cœur de ceux qui me recherchaient, & qui ne m'a pas accordé l'affection de celui que j'aurais aimé. Voilà le *pourquoi* Eugénie; mais Dieu a aussi son *pourquoi*, que nous connaissons plus tard & que j'adore dès aujourd'hui.

» Vous me demandez peut-être ce qu'est devenu cet X... dont je ne vous ai jamais parlé? Il est marié, il est père, il est heureux. Je connais & j'aime sa femme, sa jolie Henriette; je ne l'aime plus, lui, mais je chéris celles qui tiennent à lui, enfants et femme. Il a deux charmantes petites filles, qui me connaissent, qui m'appellent leur tante, quoique je sois à peine leur cousine, & que j'aime comme si elles étaient miennes. Peut-être aurais-je mieux fait, par prudence, par pitié pour mon propre cœur, de m'éloigner de ce jeune ménage, de me tenir hors de la portée de leur bonheur, de ne pas diriger les yeux vers ce coin radieux : je n'en ai pas eu la force. J'avais besoin de m'intéresser à quelque chose & à quelqu'un ici-bas : je m'intéresse au ménage d'Henriette. Je vais la voir rarement; j'espace les visites, ce n'est que dans vingt ans d'ici que je ne les compterai plus! Alors nous serons vieux & nous pourrions faire un *mort* tous les soirs sans inconvénient.

» En dépit de cet aveu, ne me croyez pas trop à plaindre, chère Eugénie. Je sonde ma conscience & mon cœur, je les trouve complètement soumis aux volontés divines; je suis absolument convaincue que ces déceptions, qui ont pu coûter des larmes à mon amour-propre et à ma faiblesse, étaient les dispositions les plus excellentes pour mon salut; je dis à Dieu avec sincérité :

» Je suis contente & j'adore! la présence de celui que j'aurais pu aimer ne me trouble pas, je jouis de le savoir heureux; je m'accorde de temps en temps le plaisir de voir sa femme & ses enfants, & si je souffre parfois de ma solitude, je souffrirais davantage en pensant que lui aussi est seul et sans affection. Même aux heures mélancoliques, je me représente avec joie ce doux intérieur, ces époux tendrement unis, ces enfants



pleins de promesses, les prévenances d'Henriette, l'attachement de Charles... »

Marcelle s'arrêta à ce mot : elle sentait au fond de l'âme ce qu'elle écrivait, l'abdication de sa propre félicité avec un ardent désir de la joie d'autrui, & pourtant, seule durant cette soirée d'automne, séparée de ceux qui l'aimaient aux jours d'autrefois, elle pensait à l'heureux ménage réuni près du foyer, elle voyait les enfants riant aux anges dans leur berceau, elle se représentait ce qui égaye, ce qui anime, ce qui soutient... et elle soupirait.

Se levant tout à coup, elle dit à haute voix :

« Faiblesse ! faiblesse ! » Elle saisit sa lettre à Eugénie, la froissa, la jeta au feu, & prenant l'*Imitation*, elle en lut quelques versets au hasard. Son visage se rassérêna ; elle murmura en elle-même :

« Que je suis donc folle de vouloir toujours me confier à d'autres qu'à Dieu ! quelle sottise ! »

Elle s'apostrophait encore, lorsque la vieille Sophie entra pour la prière du soir, & une demi-heure après, Marcelle se couchait, sereine & contente, avec de bons projets de travail & d'aumône pour le lendemain.

## II

### L'ATTENTE

C'était dans une charmante chambre à coucher bleue, près d'un feu étincelant, non loin du petit lit où ses deux filles dormaient l'une près de l'autre, comme deux roses sur la même branche, que madame Lethiers, l'Henriette de Marcelle, attendait son mari. Elle brodait une collerette pour l'aînée des enfants, mais souvent ses yeux se levaient & cherchaient l'aiguille de la pendule, qui allait lentement, sûrement, & qui accusait alors près de neuf heures.

« Charles est en retard ! dit-elle en secouant la tête avec impatience. Et tous mes préparatifs de soirée ? »

Elle regarda la table, qui portait sur un plateau une théière, une boîte à thé & deux tasses, une petite bouilloire à l'esprit-de-vin gazouillait et semblait appeler le convive absent ; un livre attendait le lecteur qui ne venait pas. Les pantoufles même, posées près du feu, accusaient son absence. Henriette les éloigna un peu & ralentit le feu sous la bouilloire ; elle alla doucement vers le lit & regarda les deux enfants, si paisibles, si plongées dans le sommeil, si absorbées dans les rêves, que

N'étant ce teint fleuri des couleurs de la pomme,  
Ne les direz dans les bras de la mort ?

Leur mère effleura de ses lèvres les polis cheveux blonds qui roulaient sur l'oreiller, & elle se dit : « Si Charles les voyait ! jamais elles n'ont été si gentilles... »

Il était beau & gracieux aussi le jeune visage maternel qui s'inclinait sur ce berceau. Henriette était

grande ; un délicat embonpoint, une fraîcheur de pêche, une chevelure opulente annojaient chez elle la force physique & la santé ; la gaieté, la vivacité, l'insouciance heureuse de la jeunesse brillaient dans ses yeux noirs ; elle n'avait jamais souffert, & la force morale, si elle existait, demeurait latente au fond de cette âme confiante & paisible, qui jusqu'alors avait toujours attendu & toujours reçu du lendemain des heures joyeuses & des sentiments doux. Née dans la condition moyenne de la société, femme aimée d'un homme dont le travail & le négoce assuraient l'avenir, mère favorisée, elle avait un bonheur situé à mi-côte, dont les affections satisfaites, les labeurs & les plaisirs, également modérés, semblaient assurer la durée, & son aimable figure, à la fois animée & calme, reflétait parfaitement ces suaves impressions.

Rien ne lui manquait en ce moment que la présence de son mari ; ils avaient la sage habitude des soirées en famille, & elle s'étonnait que Charles tardât aussi longtemps. Ne savait-il pas qu'elle l'attendait ? Pour la première fois depuis longtemps, il n'avait pas assisté au coucher de Marie et de Laure ; il fallait qu'une affaire bien pressante l'en eût empêché : son commerce de commission exigeait tant de soins et de vigilance ! Un client l'avait sans doute rencontré & retenu... Du domaine des affaires, les pensées de la jeune femme allèrent vers le mari aimé ; elle se plut à remonter le cours des sept dernières années, & à revoir les dates de sa propre histoire.

Jeune fille, sa mère l'avait conduite à un dîner de campagne ; elle avait mis une robe blanche, des rubans bleus, & un médaillon de turquoises ; elle s'était parée sans songer à rien, & c'était là pourtant que, pour la première fois, elle avait vu Charles Lethiers, qui était parent de la maîtresse de la maison. La bonne Marcelle s'y trouvait aussi. Et Charles avait remarqué cette jeune fille qui portait le blanc & le bleu, couleurs qu'il aimait. Dès ce jour, il avait pensé à elle. Et les soirées d'hiver où il l'avait rencontrée ! Et la promenade où elle le distinguait entre tous des son arrivée, sans oser lever les yeux sur lui ! Et sa mère, lui parlant un jour d'un air grave & touché, disant : « Henriette, un jeune homme te demande en mariage... » Ce jeune homme c'était lui. Et sa première visite, & la bague de fiançailles, et le petit cachet qu'il lui donna, & la seule lettre qu'il lui eût écrite, durant une courte absence, & le jour solennel du mariage, les larmes vite séchées qu'elle avait versées en quittant sa mère, leur gai voyage de noces en Belgique, leur installation à deux dans cette maison, l'étude de leurs goûts réciproques, les concessions, les attentions, mille délicieux souvenirs, & souvenir ineffaçable, la naissance de leur première enfant !... Oh ! que ces sept années ont passé vite, & qu'elles ont renfermé de choses et éveillé de sentiments ! Elle rêvait, & pour donner un corps à ses souvenirs, elle prit sur la cheminée une boîte de laque, qui était en quel-



que sorte le reliquaire de son passé. Elle regarda avec émotion une lettre, un petit cachet d'argent, un bouquet de fleurs d'oranger, des gants blancs, des fleurs séchées, deux mèches de cheveux blancs, fins comme de la soie, tous les jalons de son bonheur. Pendant qu'elle regardait ces reliques en souriant, la pendule sonna onze heures.

Ce fut comme une ondée qui abat la fleur. Toutes les pensées riantes tombèrent; elle ferma vivement la boîte et répéta :

« Onze heures! mon Dieu! et Charles! on ne fait plus d'affaires à onze heures! »

Elle passa soudain de sa contemplation tranquille à une vive agitation. L'étonnement, l'inquiétude, & enfin l'humeur, l'impatience se partagèrent son âme. Des larmes jaillirent de ses yeux, l'amour-propre se mêlait à sa peine & l'aigrissait, elle hochait la tête comme un enfant gâté à qui l'on dit : *non!* pour la première fois, & elle se répétait : « C'est affreux! Charles m'oublie & me néglige; je m'en plaindrai à la cousine Marcelle, c'est très-sûr! & elle saura bien le lui dire, de manière à ce qu'il ne recommence plus. »

Elle s'agita, elle alla écouter à la porte : la maison était silencieuse, les bureaux fermés, & les deux servantes dormaient depuis longtemps d'un lourd sommeil. Aucun bruit ne s'élevait de la rue, on n'entendait que la pluie devenue plus dense & qui inondait les pavés. Une demi heure se passa de la sorte, l'impatience douloureuse de l'attente devenait de plus en plus forte, quand, enfin, la porte de la rue grinça sur ses gonds, un pas se fit entendre dans l'escalier, & Charles Lethiers, le visage animé par la course ou par une autre cause, entra, en secouant son chapeau mouillé.

« Ma petite femme! s'écria-t-il, tu m'as attendu? mais j'en suis désolé! Pourquoi ne pas aller faire dodo, ma chère minette? »

— Tu penses que j'aurais pu dormir? répondit-elle en dérobant sa figure aux caresses de son mari. J'étais trop tourmentée.

— Par exemple! tourmentée, parce que je suis allé au Cercle, & que j'y ai rencontré un vieux camarade?

— Est-ce que je pouvais deviner ton projet & ta rencontre? Tu ne m'avais pas dit que tu allais au Cercle?

— Est-ce que je suis obligé de rendre compte, heure par heure, de toutes mes actions?

— Je te dis bien les miennes, moi.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non, certainement, je ne fais rien que d'avouable.

— Eh bien! & moi!

— Tu trouves qu'il est avouable et convenable de rester au Cercle, à jouer & à boire du punch jusqu'à minuit?

— Je te ferai observer qu'il n'est que onze heures & demie, & que je n'ai bu que de la bière.

— Jolie rectification! Je n'en ai pas moins passé la soirée toute seule, dans l'inquiétude.

— Pourquoi t'inquiéter si vite? Ai-je abdiqué toute indépendance en me mariant? je te prouverai le contraire.

— Ah! je n'en doute pas, ne fût-ce que par esprit de contradiction.

— Si tu m'avais bien reçu ce soir, je ne serais plus sorti; maintenant, je sortirai tous les soirs; je ne suis pas en tutelle, & je le ferai bien voir! »

Il marchait en parlant ainsi, & s'échauffait par sa parole comme un lion qui se bat les flancs de sa queue; sa jolie figure, fine & distinguée, n'avait rien de très-léonin, mais l'amour-propre suffisait à lui donner au moins cette force apparente qui s'exhale en paroles de résistance & de colère. Dans la vie conjugale & intime, cette première absence était une faute que la vanité de la femme ne voulait pas absoudre, que la vanité de l'homme ne voulait pas confesser, & tous deux irrités, ils se heurtaient, ne songeant pas que le premier coup donné à l'union des cœurs laisse une fêlure irréparable.

Les gros mots venaient à la bouche de Charles, & de celle d'Henriette sortaient, avec des sanglots étouffés, des reproches amers. Tout à coup une parole plus acerbe de son mari la fit éclater en larmes désolées; elle ne parla plus, elle pleura, et Charles comprit tout à coup combien était dangereuse cette première querelle. Les pleurs de sa femme, le tremblement de ces lèvres qui lui avaient toujours souri, la douleur & l'effroi sur ce visage, si jeune encore qu'il rappelait celui des enfants endormies, touchaient son âme; sa colère tomba, il vint vers Henriette, la prit doucement dans ses bras; elle détourna la tête; il força son front rebelle à venir sous le joug, le baisa & dit avec tendresse :

« Pardon, Henriette! »

Elle pleura plus fort, comme les enfants, en murmurant :

« Tu as été bien méchant! oh! Charles, je ne l'aurais jamais cru! »

— Allons, pardon! dis : Je t'aime.

— Oui, dit-elle, mais il ne faut pas recommencer. »

Il lui serra la main, &, d'une commune pensée, ils allèrent vers le petit lit, & en levèrent le rideau : Les deux sœurs dormaient toujours de ce sommeil que l'enfance seule connaît; le bruit des voix ne les avait pas éveillées, les caresses de leurs parents ne troublèrent pas ce profond repos. « Et dire qu'elles auront un jour des maris qui les feront attendre! dit Henriette en souriant, pendant que des larmes coulaient encore sur ses joues. — Plus de reproches! répondit Charles; péché avoué n'est-il donc pas pardonné?... »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



## PAPILLON ET FOURMI

**I**l y avait une fois une jeune fille très-belle, mais elle n'était pas héritière d'un roi tout-puissant, & ceci n'est point un conte de fées.

Mon héroïne attirait les regards, faisant dans la ville de province qu'elle habitait le même effet qu'un paon dans une basse-cour; je ne désignerai pas cette ville, parce que toutes les villes se ressemblent & que son nom n'ajouterait aucun charme à ce récit.

Fernande de la Tour avait les plus beaux yeux noirs qui se puissent rencontrer, & ces yeux incomparables tournaient sous leurs longues paupières, tantôt avec une expression languissante, tantôt en lançant des éclairs de feu comme savent en faire des yeux bien dressés. Son nez appartenait à l'école grecque, & sa bouche, vrai chef-d'œuvre de la nature, souriait souvent pour ne pas dérober à la vue du public des dents mignonnes, plus régulières encore que celles qui sont étalées à la porte des dentistes américains. Sa peau, nuancée de blanc & de rose, était sillonnée de veines azurées, & une mouche délicieusement posée avait eu l'audace d'établir son domicile sur la joue de Fernande, près d'une fossette charmante. Les meilleures amies de mademoiselle de la Tour se souvenaient de la naissance de cette mouche, qui n'était pas un vulgaire petit morceau de taffetas d'Angleterre, mais un léger & transparent insecte, né sous un habile pinceau, & qui, imperceptible point d'abord, avait grandi chaque jour, & de moucheron s'était insensiblement transformé en mouche. J'allais oublier les cheveux de Fernande, & ces, certes, c'eût été un impardonnable oubli. Plus noirs que l'encre Plessis et compagnie, plus soyeux que la soie, leurs reflets argentés rappelaient, sous la clarté des bougies, le mirage du clair de lune sur l'onde d'un lac profond.

Fernande avait bien droit, n'est-ce pas, à l'admiration de tous, & nul n'aurait eu l'audace de lui refuser un tribut si incontestablement mérité, mais nul, cependant ne l'admirait avec autant de constance & de ferveur qu'elle s'admirait elle-même.

Ses désirs se résumaient en deux mots : Dominer & plaire! Elle voulait à tout prix plaire à

tous, éclipser, éteindre, anéantir & faire oublier tout ce qui n'était pas *Elle*.

Sa vie se composait de trois actions : se préparer au combat, vaincre & se reposer après la victoire!

Elle soignait sa beauté comme une tendre mère soigne son enfant, & son amour pour elle-même lui avait donné la science d'une hygiène toute spéciale qu'elle pratiquait avec succès sur sa chère petite personne.

Fernande ne s'exposait jamais à la poussière, parce que la poussière rougit les yeux; elle ne sortait pas quand il gela, parce que le froid rougit le nez, ni quand il pleuvait, parce qu'en se mouillant les pieds elle se fût exposée à attraper un rhume de cerveau, ce qui nuit singulièrement au charme du visage. Pour que Fernande se hasardât à quitter son gîte, il fallait que la température fût dans un équilibre parfait. Chaque soir, elle couvrait son visage d'une pommade qui donne de la fraîcheur & de la transparence à la peau; elle fermait alors sa porte à clef, & le feu eût-il pris à la maison, elle ne se serait laissé entrevoir par qui que ce fût au monde, avant d'avoir enlevé la couche luisante, donnant momentanément un aspect grotesque à la ravissante figure qui devait reparaître plus éclatante à l'aurore.

Un tableau de prix a droit à une riche bordure, & Fernande, voulant un cadre digne de sa beauté, avait mis la fortune en tête de son programme d'avenir. Monsieur & madame de la Tour jouissaient d'une médiocrité légèrement dorée; c'était assez pour eux, mais cela ne suffisait pas à leur superbe fille. Elle comptait bien régner un jour, sinon dans un palais, du moins dans un hôtel splendide, & avoir des équipages à ses ordres pour ne plus poser son pied de duchesse sur les pavés de la rue; & comme elle n'avait pas pour marraine une fée qui pût lui donner d'un coup de baguette toutes ces choses, nécessaires à son bonheur, elle espérait qu'un mari viendrait, un beau matin, les déposer à ses pieds. Elle l'attendait avec confiance, bien persuadée, d'ailleurs, qu'en accordant sa main à cet heureux mortel, elle paierait argent comptant toutes les richesses qu'il lui apporterait.

Mais, comme sœur Anne, Fernande ne voyait



rien venir ! Le nabad désiré, le héros inconnu, le prince Charmant avait l'impertinence de ne pas accourir ! Fernande ne se décourageait pas, et chaque fois qu'un rêve s'envolait, elle disait avec foi : « Je trouverai mieux que cela. »

Près de la belle Fernande, une jeune sœur avait grandi dans l'ombre : Marguerite ressemblait à la petite fleur des champs dont elle portait le nom ; simple & gracieuse, elle se tenait à l'écart, sachant bien qu'à côté de sa sœur aînée il n'y avait pas place pour elle. Pourtant elle était charmante sans être jolie ; ses traits irréguliers s'harmonisaient entre eux, & on n'eût rien voulu changer à cette douce physionomie, éclairée par des yeux vifs & intelligents dont l'expression franche allait droit au cœur. Marguerite était la Cendrillon de la maison : les parures, les triomphes & même les tendresses paternelles semblaient être l'apanage exclusif de Fernande, ses prérogatives de droit d'aînesse & de reine de beauté. Marguerite subissait sans révolte les conséquences de son infériorité physique, & elle admirait sa sœur avec une abnégation toute fraternelle.

Souvent déjà, Fernande avait cru trouver sur sa route l'objet de ses rêves ambitieux, mais ce fut surtout lorsqu'elle atteignit l'âge de vingt ans qu'elle se mit sérieusement à sa recherche.

Près de la petite maison de monsieur de la Tour s'élevait un superbe hôtel, qui semblait avoir été construit tout exprès pour Fernande. Cet hôtel appartenait à un jeune homme beau, aimable, élégant & distingué, & les batteries de Fernande se dirigèrent de ce côté. Au bal, elle réservait le cotillon à son charmant voisin, lui prodiguait ses sourires & le suivait du regard avec anxiété, quand il se permettait de danser avec une autre jeune fille.

« Tu épouseras certainement monsieur de Terville, lui disait un jour une malicieuse amie.

— Je ne sais pas, répondait Fernande, j'ai le temps de choisir.

— Mais t'attendra-t-il si tu le décourages ?

— Sil perd patience, tant pis pour lui.

Les échos du bal reportaient ces paroles à monsieur de Terville qui en riait avec ses amis, & s'amusaient, le lendemain, à passer sous les fenêtres de la belle Fernande en poussant des soupirs qui agitaient les feuilles de son jardin.

Monsieur de Terville fit un voyage.

« Il est allé à Paris pour acheter ma corbeille, » pensa Fernande ; puis elle apprit qu'il était à Caen, & elle raconta en confidence à son amie la plus intime que sans doute monsieur de Terville avait fait ce voyage pour choisir un attelage, attendu qu'elle avait eu l'étourderie d'avouer sa prédilection pour les chevaux anglo-normands.

Quelques jours après, cette amie se trouvait chez Fernande, quand on apporta les lettres & journaux : monsieur de la Tour passa en revue le paquet qu'il venait de recevoir.

« Ceci est une circulaire pour la loterie Belge

de deux millions, dit-il en jetant un imprimé au feu.

— Père, si vous preniez des billets ? s'écria Fernande.

— Je ferais une sottise, mon enfant, répondit Monsieur de la Tour.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai pas le droit d'invoquer la fortune ; je suis heureux & elle ne me doit rien.

Un sourire de dédain passa sur les lèvres de Fernande.

— Voici un billet de faire part, continua monsieur de la Tour.

— Qui donc est mort ? dit Fernande avec un air indifférent.

— Personne, grâce à Dieu, c'est un mariage. Ah ! c'est notre voisin. »

Et monsieur de la Tour lut à haute voix le fatal billet qui anéantissait les espérances de sa fille.

« Monsieur de Terville a l'honneur de vous faire » part de son mariage avec mademoiselle Jane de » Fontenay. »

« Le baron de Salonge a l'honneur de vous faire » part du mariage de mademoiselle Jane de Fon- » tenay, sa nièce avec monsieur de Terville. »

« Château de Fontenay. »

— Ce doit être une héritière, dit monsieur de la Tour, puisqu'elle n'a plus ni père ni mère et qu'elle possède un château. »

Fernande, atterrée, regardait le parquet d'un oeil fixe.

« Cette affaire s'est faite très-discrètement, continua monsieur de la Tour ; monsieur de Terville a agi sagement en évitant les commérages ; comme il est Normand d'origine, il doit être satisfait de retourner dans son pays. Voilà un joli mariage. »

Fernande monta dans sa chambre, suivie de sa meilleure amie, qui s'empessa de lui prodiguer des consolations.

— Ne t'afflige pas, chère amie : monsieur de Terville n'était pas digne de toi ! Il a préféré la fortune au bonheur. Que veux-tu ? Ils sont tous comme cela : ils comptent l'argent pour tout & la beauté pour rien. »

Fernande n'écoutait pas son amie ; des larmes de rage coulaient sous ses longues paupières.

« Est-ce que tu l'aimais ? demanda la jeune fille émue un instant par la douleur de Fernande.

— Moi ! l'aimer ! s'écria Fernande. Oh ! non vraiment ; sa position me convenait, voilà tout.

— Eh bien, reprit aussitôt Lucie, il a fait comme toi, il a calculé que la position de mademoiselle de Fontenay lui convenait mieux que la tienne. »

Tout à coup Fernande poussa un cri perçant & sauta sur une chaise. Lucie aperçut une souris, objet de grande terreur pour Fernande, & elle se mit à rire de tout son méchant petit cœur en lui disant :

« C'est un de tes chevaux normands métamorphosé comme ceux de Cendrillon.



— Oh ! je lui revaudrai cela, » se dit Fernande en serrant tendrement la main de sa meilleure amie, au moment où celle-ci la quittait pour aller raconter à toutes ses compagnes la déception de leur superbe rivale.

Le soir de ce triste jour, Fernande était seule en face d'un miroir où se reflétait son beau visage. — « Un de perdu, cent de retrouvés, » pensa-t-elle, et prenant dans sa poche le billet qui annonçait le mariage de monsieur de Terville, elle le coupa par morceaux pour en faire des papillotes ; quand ses noirs cheveux furent emprisonnés dans l'innocent papier sur lequel elle exerçait sa vengeance, Fernande réfléchit que le temps était humide & que ses boucles ne friserait pas sans aide. Elle fit chauffer un fer & pinça avec colère ses papillotes ; en voyant la vapeur qui s'échappait du papier rougi, en entendant le léger grincement des cheveux tordus, il lui semblait qu'elle faisait souffrir l'ingrat Terville, mais ce ne fut pas monsieur de Terville qui fut victime du ressentiment de Fernande, ce furent ses belles boucles d'ébène qui tombèrent brûlées à ses pieds.

Le lendemain mademoiselle de la Tour avait la fièvre, & ses amies venaient avec empressement prendre de ses nouvelles à sa porte.

« Mademoiselle ne reçoit pas, » répondait la femme de chambre, mademoiselle s'est brûlé les cheveux et ne veut voir personne. »

Les jeunes filles s'en allèrent en disant :

« Les Russes coupent leurs cheveux quand elles perdent leur mari, Fernande a fait mieux encore, elle les a brûlés. »

Marguerite seule trouvait des paroles d'amitié vraie pour consoler sa sœur ; elle ne la quittait pas un instant, & tandis que la belle indolente pleurait ses cheveux & ses cheveux, & restait étendue sur une causeuse sans faire œuvre de ses doigts, l'active enfant arrangeait les parures de sa sœur, sachant bien que la vue de ces parures calmerait, mieux que toutes les paroles de consolation, son esprit tourmenté.

Fernande se décida enfin à reparaitre dans le monde avec quelques cheveux de moins.

La garnison venait de changer, & dans le régiment de cavalerie nouvellement arrivé se trouvaient plusieurs jeunes officiers dont les noms sonnèrent agréablement aux oreilles de Fernande. Elle prit des renseignements, & après avoir pesé avec équité les avantages de chaque dragon, elle fixa son choix sur un Breton dont les ancêtres avaient chevauché aux côtés du roi Conan, & qui possédait encore les domaines conquis par eux. Cet Armoricaïn, heureusement doué par la nature & par la fortune, devint bientôt l'homme à la mode ; tout le monde se l'arrachait : les mères de famille l'invitaient à dîner, & les jeunes filles n'acceptaient d'autres danseurs qu'après avoir mis à sa disposition la collection intacte de leurs valse & contredanses. Le fortuné dragon riait de ses succès involontaires & s'occupait beaucoup plus de ses

chevaux que des filles à marier qui le prenaient pour but de leur steeple-chase. Fernande se trouva bientôt à la tête de cette course, & ses amies restèrent en route.

Dans un musée le plus beau tableau fixe les regards des visiteurs : tel était l'effet que produisait Fernande sur notre Breton, ami des arts ; il considérait avec plaisir la superbe figure de mademoiselle de la Tour qui, déjà, se voyait au pied de l'autel, répondant : *oui*, & mettant sa jolie main dans celle du noble Breton. Elle voyait aussi son entrée dans l'antique château de Bréhan ; le pont-levis, — car il devait y avoir un pont-levis, c'était dans le programme de Fernande, — le pont-levis s'abaissait, & la musique des dragons, transportée par enchantement à cent cinquante lieues du régiment, jouerait une marche triomphale en l'honneur de la belle châtelaine. Puis le vaillant capitaine lui dirait : « Régniez, chère princesse, dans le château de mes pères ! »

Hélas ! le preux guerrier passa auprès de Fernande comme le flot rapide en son cours, comme l'étoile filante, comme le nuage dans le ciel !

Ce fut le ministre de la guerre qui brisa le rêve doré de Fernande, en envoyant au régiment de dragons l'ordre de partir ; mais l'heure de la déception fut précédée d'une journée de trouble & d'enchantement. « Il va faire sa demande aujourd'hui, tout à l'heure, » pensait Fernande, & elle s'élança dans sa chambre pour préparer une toilette digne de la circonstance ; elle se souriait à elle-même, & son miroir, cher confident de ses espérances, lui renvoyait fidèlement ses frais sourires. Elle combinait ses poses, répétait son rôle, & à chaque bruit qui de la rue montait à sa fenêtre, elle se précipitait pour voir arriver l'élégant phaéton du beau dragon.

Le jour s'enfuit & Fernande ne vit rien paraître. « Il viendra ce soir, se dit-elle, & au milieu du cercle de la famille, sa demande sera plus solennelle ; il a sans doute calculé cela, & c'est pourquoi il a remis sa visite au soir. »

Fernande écouta sonner les heures ! D'abord avec une joie febrile ; puis avec inquiétude, & enfin avec un profond découragement ; à onze heures tout espoir était envolé !

Au moment où madame de la Tour donnait le signal de la retraite, une femme de chambre entra & lui remit deux cartes que Fernande avait reconnues avant que sa mère ait eu le temps de lire : « Pierre de Bréhan de Penguellec. P. P. C. »

« Vous l'avez renvoyé ! » s'écria Fernande en s'avancant, menaçante & désespérée vers la femme de chambre.

— Non, mademoiselle, répondit la soubrette, qui ne put réprimer un sourire ; je n'ai renvoyé personne : le Monsieur n'est pas venu lui-même ; c'est un domestique qui a apporté ces cartes, & il m'a dit que son maître, forcé de partir demain matin, n'avait pu faire aucune visite ; du reste, cela doit être écrit sur les cartes ; & indiquant les trois let-



tres, P. P. C., elle ajouta : Cela veut probablement dire : Parti pour Colmar ! »

On pouvait croire Fernande changée en statue : ses pieds semblaient collés au tapis ; Marguerite passa doucement son bras sous celui de sa sœur & l'entraîna dans sa chambre. Fernande ne dormit pas ; mais, loin de trouver de tristes pensées dans la solitude de la nuit, sa confiance vint à renaître quand elle put se faire à elle-même les raisonnements qu'elle eût souhaité qu'une autre lui fit.

« Le départ de son régiment a été si prompt, qu'il n'a pas eu le temps de venir, pensa-t-elle ; il écrira à mon père ; demain nous recevrons sa lettre. »

Et les rêves recommencèrent : à travers le prisme de son imagination, elle apercevait au loin les majestueuses tours du château de Bréhan, & elle se voyait déjà assise avec une grâce souveraine, dans un fauteuil gothique, recevant les hommages des voisins éblouis de son luxe & de sa beauté.

A cinq heures du matin, au moment où le sommeil venait enfin de fermer ses paupières, une fanfare retentit à ses oreilles, & un bruit cadencé se fit bientôt entendre. Elle se précipita à sa fenêtre.

« Il va passer, se dit-elle, & son dernier regard sera pour moi ! Ce regard me dira, non pas adieu, mais au revoir. »

La tête du régiment paraissait à l'extrémité de la promenade, mais Fernande eut le temps de s'envelopper d'un peignoir, & elle se mit à son poste en ayant soin d'entr'ouvrir le rideau.

O déception cruelle ! Pierre de Bréhan passa sans même tourner ses regards vers la modeste petite maison de la Tour. Il avait grand air sous sa pelisse garnie d'astrakan, sur son beau cheval qu'il maintenait avec peine au pas de sa colonne : Fernande put l'admirer une dernière fois sans qu'il songeât à admirer Fernande, dont la belle tête apparaissait pourtant au milieu d'un flot de vaporreuse mousseline.

Ah ! si l'ambitieuse jeune fille avait pu entendre la conversation de Pierre de Bréhan, combien plus amer eût été son désenchantement.

« Il fait rudement froid ce matin mon capitaine, » disait à monsieur de Bréhan un petit sous-lieutenant blond & rose.

— Le déjeuner nous réchauffera ; en route le déjeuner me console de tout.

— Même de dire adieu à la garnison.

— Surtout de dire adieu à la garnison.

— Vous êtes bien cruel, mon capitaine, car à la nouvelle de votre départ de beaux yeux vont pleurer.

— Ces yeux-là chercheront fortune ailleurs.

— Ils sont bien beaux ! c'est dommage que la dot soit si légère.

— Quand je me marierai, reprit Pierre en quittant le ton de la plaisanterie, je pèserai moins la dot de ma fiancée que ses qualités ; je n'épouserai

pas une femme laide, mais je ne placerai pas non plus la beauté en première ligne, & mademoiselle Fernande de la Tour eût-elle cent mille francs de rente, ne serait jamais madame de Bréhan.

— Et pourquoi cela, mon capitaine ?

— Parce qu'elle est trop occupée d'elle pour avoir le temps de s'occuper de son mari, de sa maison et de ses enfants.

— Quant à cela, c'est vrai : elle est si convaincue de sa supériorité que, du matin au soir, elle se présente les armes à elle-même. Nous venons de passer sous ses fenêtres ; je parierais qu'elle a regardé le défilé.

— Elle aurait mieux fait de dormir.

Et les deux dragons, après avoir allumé leurs cigares parlèrent d'autre chose.

Les heures, les jours, les semaines & les mois se succédèrent sans apporter à M. de la Tour la lettre attendue par Fernande, & une autre espérance succéda enfin à l'espérance envolée sans retour.

Un nouveau fonctionnaire public venait d'être nommé à X. ; ce fonctionnaire avait un fils beau comme le jour, & la tenue de sa maison donnait lieu de croire que la fortune l'avait gratifié de ses dons. D'ailleurs, Lucien de Gironde était tellement élégant par lui-même qu'un pareil mari pouvait passer pour un objet de luxe ; ses traits avaient la régularité des modèles offerts par les maîtres de dessin à leurs élèves, & ses vêtements étaient de vrais chefs-d'œuvre de mode & de bon goût.

« J'épouserai Lucien de Gironde, se dit Fernande ; il est presque aussi beau que je suis belle ! ce mariage est écrit dans le ciel ! »

Le charmant Lucien, esclave soumis de la vogue, ne manqua pas d'adresser ses hommages à la reine de beauté, & durant tout un hiver, il conduisit les cotillons avec elle. Monté sur un cheval digne de le porter, il passait tous les matins sous les fenêtres de Fernande, & loin d'imiter l'insouciant réserve de monsieur de Bréhan, il levait ses beaux yeux vers la croisée de la jeune fille, qui se croyait transportée en Espagne sur un balcon. Son imagination prêtait une guitare à Lucien, & métamorphosait en mule soumise aux caprices des sérénades, le fougueux coursier qui eût sans aucun doute déposé son cavalier sur le sol, si le cavalier avait eu la moindre velléité musicale.

On était alors en carême, & Fernande pensait que, après Pâques, le père de Lucien de Gironde, couvert de toutes ses décorations, viendrait demander à monsieur de La Tour cette main qui aurait dû être le prix d'un tournoi si Justice habitait sur terre ; mais Pâques & la Trinité se passèrent, et monsieur de Gironde ne vint pas. Quelques mois plus tard il fut appelé à d'autres fonctions.

« Ah ! se dit Fernande, le gouvernement se venge sur moi des opinions trop connues de mon père. Il est clair qu'on déplace tous ceux qui veulent m'épouser pour forcer mon père à se ral-



lier, mais je saurai déjouer les menées ténébreuses du préfet & du ministre en ne jetant plus les yeux sur les gens salariés. »

Cette résolution lui parut d'autant plus facile à prendre que, à cette époque, une femme très-riche, qui possédait un château dans le département, se trouvant fatiguée du séjour de Paris, acheta l'hôtel que monsieur de Terville avait mis en vente. La marquise de Bricourt avait un fils unique qu'elle désirait marier & garder près d'elle.

« Voilà mon affaire, pensa Fernande. Quant à ce mariage-ci, nul n'aura le pouvoir de l'entraver, & le chef de l'État s'en mêlerait lui-même qu'il échouerait contre les desseins de la Providence. »

Fernande passait chaque jour plusieurs heures dans le grenier pour regarder par une lucarne les emménagements qui avaient lieu dans l'hôtel voisin; les meubles qu'elle voyait déballer étaient tout à fait à sa convenance, mais madame de Bricourt, qu'elle apercevait de temps à autre sur le perron, lui paraissait un peu absolue dans sa manière de commander, & elle se disait qu'elle saurait bien lui tenir tête, & partager avec elle le gouvernement de la maison.

Plusieurs semaines se passèrent sans que les nouveaux venus, fort occupés de leur installation, songeassent à faire des visites; enfin, un beau jour, ils arrivèrent à pied au moment où l'on s'y attendait le moins. Fernande, qui était en robe de chambre, n'eut que le temps de s'esquiver; madame de la Tour surveillait la fabrication de ses confitures, & Marguerite se trouvait seule au salon, occupée à tailler une robe. Fernande avait si souvent & si bien recommandé aux domestiques de recevoir les voisins, qu'en dépit des circonstances, qui semblaient s'opposer à toute réception, madame de Bricourt fut reçue, ainsi que son fils.

Marguerite les accueillit sans témoigner le moindre embarras ni de son genre de travail ni de sa modeste toilette. Elle fut elle-même, c'est-à-dire simple & franche; elle était très-gaie, & le son de sa voix trahissait si bien cette gaieté, qu'en l'entendant parler on croyait écouter le chant joyeux d'une fauvette.

Tout d'abord, elle donna l'ordre de prévenir sa mère; mais en même temps elle se représenta la figure qu'allait faire madame de la Tour en se voyant troublée dans ses fonctions de maîtresse de maison, & elle fut prise d'une envie de rire qu'elle contint à grand-peine; le marquis Gaston de Bricourt s'en aperçut, & devinant à peu près le motif de cette gaieté mal réprimée, il lui dit :

« Nous allons peut-être déranger madame de la Tour. »

Cette fois, le rire s'échappa entre les dents blanches de Marguerite, qui répondit :

« Maman fait des confitures »

— Et vous, mademoiselle, vous ne perdez pas non plus votre temps; vous faites une bien jolie robe, » dit la marquise.

Marguerite jeta un regard satisfait sur son travail.

« C'est pour le bal des pauvres; ma sœur quètera, ajouta-t-elle.

— Ne quèterez-vous donc pas aussi, mademoiselle? demanda le marquis, car il y aura, je crois, plus d'une quèteuse?

— Il y en a toujours deux.

— Vous serez la seconde?

— Oh! non, monsieur.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'on choisit toujours de belles quèteuses, dans l'intérêt des pauvres; on donne moins à celles qui ne sont pas jolies. »

Gaston regarda Marguerite, pensant d'abord que cette réponse avait pour but de chercher un compliment, mais l'expression de la physionomie de la gracieuse enfant était si droite & si naïve que le soupçon s'envola, & le compliment qu'il allait faire s'arrêta sur ses lèvres.

« Si vous ne quètez pas, vous danserez, je l'espère, reprit-il.

— Oh! certainement.

— Vous aimez le bal, mademoiselle, dit en souriant la marquise.

— Beaucoup, madame.

— Et vous y allez souvent?

— Chaque fois que ma mère veut bien m'y mener. »

Madame de la Tour, qui avait fait une rapide toilette, entra en cet instant, puis, quelques minutes après, la belle Fernande parut avec une robe dont la queue était encore dans l'escalier quand elle fit son entrée au salon.

Madame de Bricourt et son fils échangèrent un regard d'admiration qui réjouit l'amour-propre de Fernande, mais ils terminèrent une visite qui leur paraissait suffisamment longue, sans prendre le temps de juger si le ramage de l'éblouissante jeune fille était en harmonie avec son plumage.

Le marquis la revit au bal & la fit danser plusieurs fois. Elle lançait des regards victorieux à toutes ses amies, qui, habituées à ses succès éphémères, savaient bien que les contredanses ne mènent pas les danseurs au pied de l'autel.

Quant à Fernande, rien ne la décourageait; elle considérait ses échecs passés comme étant le résultat de causes tout à fait étrangères à elle, & se disait que si elle n'avait épousé ni monsieur de Terville, ni Pierre de Bréhan, ni Lucien de Gironde, c'est que sa destinée lui réservait mieux encore.

Elle dirigea donc le feu roulant de ses beaux yeux vers son nouveau voisin; mais bientôt elle dut reconnaître que le marquis de Bricourt ne songeait nullement à elle; il l'avait, il est vrai, regardée & admirée d'abord, puis, ayant constaté qu'elle avait écrit dans son imagination un roman dont il était le héros, il se tint prudemment sur la réserve, afin de ne pas encourager des prétentions très-mal fondées.

Fernande, après avoir essayé en vain tous ses



petits moyens de séduction, conçu un dépit très-grand contre Gaston, & raconta en confidence à toutes ses amies qu'il avait demandé sa main, & qu'elle n'avait pas voulu l'épouser. Partout, mais surtout dans une ville de province, les propos fâcheux, les histoires vraies ou fausses tournent sur elles-mêmes comme un cheval tourne dans un manège : le mensonge que mademoiselle de la Tour avait imaginé pour sauvegarder son amour-propre, revint donc bientôt à celui qui en était l'objet, & qui se contenta, pour toute vengeance, d'en rire de tout son cœur.

Aussi infatigable que don Quichotte, Fernande se mit à la recherche d'une autre aventure.

Pendant ce temps, Marguerite travaillait gaiement, attendant, sans calcul & sans crainte, le sort que lui réservait l'avenir : ses jours étaient si bien remplis, que jamais l'ennui ne se glissait près d'elle; dès le matin, elle lisait ou écrivait près de sa fenêtre, écoutant le chant joyeux des oiseaux, auquel elle mêlait souvent son chant non moins joyeux. Quand elle s'installait, avec son ouvrage, dans le jardin, elle quittait parfois son livre ou son aiguille pour courir à travers la pelouse avec un gros chien, compagnon de son enfance, & sur les longs poils duquel elle posait avec tendresse ses petites mains. Des fenêtres de l'hôtel voisin, on pouvait apercevoir à toute heure la jeune fille dont la vie s'écoulait au grand air & surtout au grand jour; ses pensées étaient aussi transparentes que ses actions, & jamais un ressentiment ni un rêve téméraire n'avaient traversé son cœur.

Fernande, bien convaincue que tout espoir de devenir marquise de Bricourt était perdu, tourna ses regards vers un autre horizon.

Un château, situé à quelques lieues de la ville, appartenait à un beau jeune homme qui venait de temps à autre au bal, & qui, un jour, ou, pour mieux dire, un soir, eut l'imprudence de faire danser trois fois mademoiselle de la Tour.

« Voilà mon affaire, se dit pour la cinquième fois Fernande : évidemment monsieur de Mérande désire se marier, puisqu'il vient au bal ici; or nulle ne peut lui convenir aussi bien que moi, & d'ailleurs c'est moi qu'il a choisie, puisqu'il m'a fait danser trois fois. »

Les illusions de Fernande renaissaient d'elles-mêmes, comme renaissent au printemps les feuilles & les fleurs, & à chaque renouveau de ses rêves, sa confiance en son étoile se fortifiait ainsi que se fortifie la tige des plantes. Et cependant, non-seulement les brillants mariages qu'elle avait convoités s'étaient tous évanouis comme des songes, mais aucun parti ne s'était présenté pour elle, & elle avait vingt-deux ans! Elle marchait vers l'inconnu, vers une fortune éclatante, la tête haute & le regard triomphant; mais sa confiance n'était point en Dieu, qui dirige les destinées! Elle était tout entière en sa beauté qu'elle rêverait; son intelligence, obscurcie par sa folle idolâtrie pour elle-

même, ne lui servait à rien pour gouverner ses pensées & ses actions. Dès son enfance, elle avait vu les passants s'arrêter près d'elle & dire qu'elle était belle! Les amis de la maison & les domestiques s'extasiaient à leur tour, & sa mère la paraît avec amour, se disant, comme Cornélie, que cette enfant était son plus beau joyau! Le poison de la flatterie, le sentiment d'une égale personnalité avaient envahi la pauvre âme de Fernande avant que sa raison eût eu le temps de comprendre que, de tous les dons du ciel, la beauté est le moins utile pour faire son chemin dans ce monde & son salut dans l'autre.

Monsieur & madame de la Tour s'étonnaient parfois de n'avoir pas encore marié leur fille, mais ils ne s'alarmèrent pas, car à vingt-deux ans elle était plus belle qu'à dix-huit, & chaque jour la nature semblait se complaire à parfaire son chef-d'œuvre. Monsieur & madame de la Tour, plus sensés que Fernande, ne rêvaient pas comme elle un mariage splendide, mais ils espéraient qu'elle trouverait un mari dans une situation convenable, & que sa beauté viendrait, dans une juste proportion, en aide à sa petite dot. Quant à Marguerite, ils n'y songeaient pas; elle avait trois années de moins que sa sœur, & ils la considéraient encore comme une enfant.

Le travail & l'étude remplissaient le temps & l'esprit de Marguerite, & quand le plaisir s'offrait à elle, elle en prenait sa part avec la joyeuse ardeur d'une pensionnaire qui profite d'une heure de récréation ou d'un jour de congé pour reprendre ensuite ses livres quand la cloche la rappelle en classe. Elle était plus instruite que ne le sont généralement les jeunes filles de son âge, parce que, aux études classiques, avaient succédé des lectures sérieuses & le désir de se perfectionner en toutes choses. Elle aimait les arts plus encore que l'étude : un de ses parents, dont le talent était fort au-dessus du talent des artistes de province, lui donnait des leçons de peinture; une amie, qui prenait des leçons de chant des premiers professeurs de Paris, lui transmettait les conseils qu'elle avait reçus, & la voix de Marguerite, harmonieuse & sympathique, se développait sous cet enseignement dû à l'amitié. L'enfant glanait sur son chemin tout ce qui pouvait contribuer à faire d'elle une femme accomplie, & Dieu lui laissait pour bien suprême une douce sérénité, le contentement du présent & une complète insouciance de l'avenir.

Les fêtes de l'hiver ayant attiré plus souvent monsieur de Mérande, Fernande entra franchement en campagne, un an après avoir perdu la bataille livrée au marquis de Bricourt; & monsieur de Mérande, au lieu de s'éloigner loyalement comme l'avait fait Gaston, s'amusa sans scrupules aux dépens de l'inconséquente jeune fille. On prévint madame de la Tour, qui, pour la première fois de sa vie, se hasarda à faire une observation à Fernande.

« Mon mariage avec monsieur de Mérande excite



la jalousie, répondit Fernande, & c'est pour cela, ma mère, qu'on est venu vous rapporter de sots propos.

— Mais ton mariage avec M. de Mérande n'aura pas lieu.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que nous ne sommes pas assez riches pour lui.

Fernande lança à son miroir un coup d'œil d'intelligence que le miroir lui rendit aussitôt.

« Voilà ma dot! dit-elle en montrant à sa mère son beau visage. Je ne recherche pas les hommages de monsieur de Mérande, je les accepte seulement, &, comme cela l'empêche de les adresser ailleurs, toutes ces demoiselles en meurent de jalousie; ne vous tourmentez donc pas de ce que leurs mères viennent vous raconter. »

L'assurance de Fernande eut le pouvoir de convaincre madame de la Tour, & monsieur de Mérande passa son carnaval au milieu des pièges & des amores! Il est vrai de dire qu'il sautait à pieds joints par-dessus les pièges, après avoir profité des amores, & qu'il riait avec ses amis des efforts de celle qu'on avait surnommée : *la pêcheuse aux maris*!

Hélas! la pêche n'était guère productive, la marée n'apportait rien.

Au commencement du carême, monsieur de Mérande partit pour Paris.

« Il achète ma corbeille, » pensa, encore une fois, l'incorrigible Fernande; &, dans sa conversation avec ses amies, elle laissa échapper quelques paroles à ce sujet.

Comme monsieur de Malborough, monsieur de Mérande ne revint ni à Pâques ni à la Trinité : Fernande ne pouvait monter à sa tour, puisqu'elle n'en avait pas, mais elle attendait, les yeux fixés sur la fumée des locomotives qui amenaient les voyageurs de Paris.

Un jour, elle vit venir, non pas un page tout de noir habillé, mais une de ses compagnes, la plus intime, bien entendu, qui lui dit :

« Savez-vous la nouvelle?

— Non.

— Cherchez.

— Je ne devine pas.

— Quelqu'un se marie.

— Ah!

— Quelqu'un qui est fort riche.

— Qui donc?

— Quelqu'un dont le château n'est pas loin d'ici. »

Fernande devinait sans oser prononcer le nom qui tremblait sur ses lèvres.

« Vous êtes bien dissimulée, reprit l'impitoyable amie; pourquoi n'avouez-vous pas tout simplement une chose qui est connue de toute la ville?

— Mais quoi donc?

— Monsieur de Mérande est revenu; il est à l'hôtel de France depuis hier, & il a rapporté une corbeille magnifique : les châles passeraient dans

une bague; les dentelles sont dignes d'être portées par une reine, les diamants féériques, les étoffes splendides!

— Eh bien! murmura Fernande qui pouvait à peine se soutenir.

— Eh bien! chacun sait que c'est vous qu'il épouse.

— Moi!

— Mais certainement, tout le monde va lui en faire compliment. »

La crédule Fernande, d'abord stupéfaite & immobile, se jeta ensuite au cou de son amie pour la remercier de lui avoir appris cette bonne nouvelle, puis elle eut un fiévreux transport de joie & s'écria : — Il m'épouse! il m'épouse! mais je ne le savais pas!

Puis, laissant son amie, ravie de lui avoir joué ce méchant tour, elle s'élança chez sa mère en répétant : « Il m'épouse! Il m'épouse! »

Madame de la Tour crut que Fernande devenait folle.

« Mais qui donc t'épouse? demanda-t-elle, qu'as-tu donc? mon Dieu!

— C'est monsieur de Mérande! la corbeille est achetée! Il m'épouse!

— Où as-tu vu monsieur de Mérande?

— Je ne l'ai pas vu, mais il est revenu, & c'est Louise de Rouvray qui m'a dit cela.

— Louise s'est moquée de toi, reprit tristement madame de la Tour : quand on épouse une jeune fille, on commence par demander sa main à son père. »

A cette observation si simple, Fernande resta interdite.

« Il doit être bien sûr que nous ne le refuserons pas, répondit-elle enfin, & se trouvant à Paris, il aura acheté la corbeille pour ne pas être obligé d'y retourner.

— Mon enfant, dit madame de la Tour, ton amour-propre étouffe ton bon sens : tu as rêvé de hautes destinées, tu as laissé lire à tous dans ton âme, & on se rit de ton ambition. Mademoiselle de Rouvray t'a fait là une très-ridicule plaisanterie, mais tu n'as, pour ainsi dire, pas le droit de t'en offenser, parce que tes prétentions insensées ont froissé & irrité tes compagnes. »

En cet instant monsieur de la Tour entra.

« Je viens d'apprendre une nouvelle, » dit-il.

Ni Fernande ni sa mère n'eurent le courage de l'interroger; toutes deux, humiliées de se voir le jouet du public, ne s'intéressaient à rien.

« Monsieur de Mérande épouse mademoiselle Choppard, » continua monsieur de la Tour.

La rougeur qui couvrait les joues de Fernande se changea subitement en une pâleur effrayante. Elle était restée debout pendant sa conversation avec sa mère, mais elle s'assit alors pour ne pas tomber.

« Mademoiselle Choppard! » répéta-t-elle avec stupeur.

Mademoiselle Choppard était prodigieusement



laide, & chez elle aucune qualité morale ne rachetaient les défauts physiques.

« Mais il ne la connaissait pas ! ajouta Fernande.

— Il ne la connaissait peut-être pas, reprit monsieur de la Tour, mais tout le monde connaît l'immense fortune de monsieur Choppard. »

Fernande garda un instant le silence, puis relevant tout à coup sa belle tête inclinée elle dit :

« D'où vient donc cette grande fortune ? »

— Du travail de monsieur Choppard, répondit monsieur de la Tour.

— Est-il devenu riche sans cesser d'être honnête ?

— Certainement : on n'a jamais dit un mot qui pût attaquer sa réputation.

— Eh bien ! mon père, puisqu'on peut devenir millionnaire sans faillir à l'honneur, pourquoi n'êtes-vous pas devenu millionnaire ?

— Ah ça ! ma chère enfant, où veux-tu en venir avec tes questions ? Je ne suis pas devenu millionnaire parce que je n'ai rien fait pour gagner de l'argent : nous avons dix mille livres de rente, & c'est assez pour vivre.

— C'est assez pour végéter, mais ce n'est pas assez pour se marier, puisqu'en ce monde l'argent est tout, reprit avec amertume Fernande.

— Ne te monte pas la tête, ma fille ; l'argent est utile, je n'en disconviens pas, & beaucoup de gens en font le mobile de leurs actions ; mais il y en a d'autres encore qui, grâce à Dieu, ne le comptent que pour ce qu'il vaut. Je n'ai jamais essayé d'en gagner, pour deux raisons : la première, c'est que je me trouvais heureux dans la médiocrité, et la seconde, c'est que je n'aurais probablement pas eu l'esprit de faire fortune.

— Vous avez cependant beaucoup plus d'esprit que monsieur Choppard.

— Tu es bien indulgente, reprit en souriant monsieur de la Tour : j'ai peut-être plus d'esprit que lui dans un salon, mais à coup sûr j'en aurais eu beaucoup moins derrière un comptoir ; il faut que chacun ici-bas reste dans sa sphère et suive sa vocation. Monsieur Choppard était, il y a vingt ans, commis dans une fabrique, il se sentait du courage, n'avait rien à perdre, tout à gagner ; il s'est jeté hardiment dans les affaires, & Dieu a béni ses efforts. Quant à moi, j'améliore mes fermes, je garde pieusement l'héritage de mes pères, & ce que je possède, y compris cette maison-ci, vaut bien de quatre à cinq cent mille francs ; tu vois que ta sœur & toi, vous serez à l'abri du besoin.

— Oui, mon père, dit durement Fernande, nous ne manquerons pas de pain, mais mademoiselle Choppard devient à dix-sept ans baronne de Mérande, & moi j'en ai vingt-trois & je suis encore mademoiselle de la Tour. »

Fernande se leva et sortit.

Quand monsieur de la Tour lui avait dit qu'il y a encore des gens qui ne comptent l'argent que pour ce qu'il vaut, il ne se doutait guère que, dès le

lendemain, il aurait une preuve éclatante à l'appui de ses paroles.

Fernande était trop occupée d'elle pour penser souvent à Dieu ; pourtant elle avait au fond du cœur des sentiments religieux qui se traduisaient de temps à autre à sa manière. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait découragée. Pendant près d'une année, elle avait attendu le retour de monsieur de Mérande, & le retour avait lieu de la façon la plus accablante pour elle ; elle eut alors l'idée de s'adresser à Dieu pour obtenir de sa miséricorde le riche & brillant mari qu'elle désirait. Toute autre qu'elle eût prié avec ferveur, mais l'indolente Fernande trouva un mode d'intercession plus commode & plus expéditif ; elle prit dix francs dans la petite cassette qui contenait ses économies, & appelant sa sœur, elle lui dit :

« Iras-tu à la messe demain matin ? »

— Je n'en avais pas l'intention, répondit Marguerite, mais si tu desires que j'y aille, j'irai.

— C'est que je te donnerais une commission pour monsieur le curé, & tu la ferais à la sacristie en sortant de la messe.

— Très-volontiers.

— Alors, prends ceci & demande une neuvaine à une intention particulière.

— Mais si tu fais faire une neuvaine, je m'y joindrai de grand cœur, & j'en paierai la moitié, ajouta Marguerite en voulant rendre à sa sœur une des pièces de cinq francs qu'elle avait reçues.

— Non, non ! s'écria Fernande, qui déjà voyait son mari partagé en deux, je veux faire ma neuvaine toute seule.

— Mais pour qui donc fais-tu cette neuvaine ?

— Pour moi, répondit Fernande.

— Pour toi ? Est-ce que tu es malade ? »

Fernande congédia du regard sa sœur cadette, qui n'insista pas, car les prérogatives du droit d'aînesse avaient été maintenues dans la maison dans toute leur étendue.

Le lendemain, à huit heures du matin, Marguerite se rendit à l'église, accompagnée d'une vieille bonne qui l'avait élevée, & qui, tout en remplissant les fonctions de femme de chambre, jouissait à juste titre de la confiance qu'on accorde, souvent à tort, à une gouvernante.

Après la messe, Marguerite entra à la sacristie ; le curé n'y était pas, mais un des vicaires lui dit qu'elle le trouverait chez lui ; elle y alla, & on l'introduisit dans une froide antichambre qui précédait le petit parloir dans lequel le curé recevait ordinairement ses visiteurs.

— On ne nous fait pas les honneurs du salon, dit en riant Marguerite.

Elle jeta un coup d'œil sur le pavé & sur les murs blanchis à la chaux, puis s'asseyant sur une chaise, elle percha ses petits pieds sur les barreaux de son siège, pour les préserver du contact des dalles humides.

« Monsieur le curé donne tout ce qu'il possède aux pauvres, continua Marguerite ; » & en disant



cela elle examinait le lieu où elle était : les fenêtres, à petits carreaux d'une nuance verdâtre, étaient dépourvus de rideaux ; des chaises de paille alignées le long de la muraille & un crucifix de plâtre composaient tout l'ameublement de cette salle d'attente ; une porte entr'ouverte laissait apercevoir le cabinet qui servait de salon au curé.

Marguerite était là depuis quelques minutes quand la servante fit entrer une jeune fille pauvrement vêtue qui resta debout dans un coin. La nouvelle venue avait vingt ans à peine, mais la souffrance avait creusé des sillons profonds sur son pâle visage. En dépit de la misère, ses vêtements étaient d'une irréprochable propreté ; ses pauvres mains amaigries cherchaient à se réchauffer sous un mince tablier de toile, & elle frissonnait involontairement, tandis que des larmes coulaient sur ses joues.

Marguerite, après l'avoir regardée un instant, s'écria :

« Marie Meunier ! J'ai fait ma première communion avec vous.

— Oui, mademoiselle, » répondit la jeune fille.

Et un sourire traversa ses larmes.

Marguerite hésita un instant, puis elle reprit :

« Vous avez du chagrin ?

— Oui, mademoiselle, je suis bien malheureuse. »

Les larmes de l'ouvrière se changèrent en sanglots.

« Racontez-moi vos peines, lui dit doucement Marguerite.

— Ma mère est mourante et n'a que moi pour la soutenir ; comme je passe mes jours et mes nuits à la soigner, je ne puis plus travailler ; nous devons notre loyer, & demain on nous chasse.

— Vous venez demander des secours à monsieur le curé ?

— Des secours ! Oh ! mademoiselle, il en faudrait trop ! Je viens lui demander de faire entrer ma mère à l'hôpital, car elle ne peut pas mourir dans la rue.

— Le bureau de bienfaisance pourrait aussi vous venir en aide.

— Le bureau de bienfaisance nous donne un peu de bois & un peu de pain chaque semaine, & tant que j'ai pu travailler cela nous suffisait ; mais à présent je ne fais plus rien, & il faut tant de choses pour la maladie de ma pauvre mère !

— Y a-t-il longtemps qu'elle est malade ?

— Dix-huit mois.

— Quelle somme vous serait donc nécessaire pour vous tirer d'embarras ?

— Hélas ! une somme si considérable que personne ne peut me la donner. Nous avons de **bien** grosses dettes !

— Voulez-vous m'en dire le chiffre ? demanda timidement Marguerite.

— Pour nous tirer de peine, il faudrait au moins cent francs. »

Marguerite laissa échapper une exclamation de découragement ; elle avait fait toutes ses acquisitions pour l'hiver, & de son trimestre, il ne lui restait que quarante francs.

« Ah ! si j'avais encore l'argent que m'a envoyé mon parrain, pensa-t-elle, je pourrais sauver cette pauvre fille. »

Chaque année, le parrain de Marguerite lui envoyait cent francs pour ses étrennes, & la veille, elle avait employé cette somme à l'acquisition d'une paire de boucles d'oreilles. Elle les avait choisies simples, afin de les porter toujours, & en cet instant où elle secouait tristement la tête, les boucles d'oreilles vinrent frapper ses joues.

Par un mouvement spontané, elle les saisit & les donna à la jeune fille en lui disant :

« Ceci a coûté cent francs ; le bijoutier qui m'a vendu hier ces bijoux se nomme Mercier & demeure rue Saint-Pierre, allez le trouver de ma part & racontez-lui tout ce que vous venez de me dire ; c'est un très-brave homme, je suis sûre qu'il aura pitié de vous, qu'il consentira à reprendre les boucles d'oreilles et à vous donner cent francs. »

L'ouvrière regardait Marguerite en pleurant, mais elle n'osait avancer la main pour recevoir le don qui lui était offert.

« Oh ! c'est impossible, mademoiselle, vous seriez grondée, dit-elle.

— Non, non, reprit Marguerite, mon père trouvera que j'ai bien fait ; prenez, prenez, je vous en prie ! »

Marie Meunier, se tournant vers la vieille gouvernante, l'interrogea du regard.

— Acceptez ce que mademoiselle Marguerite vous offre, lui répondit-elle, ça lui portera bonheur. »

La pauvre jeune fille prit la main de Marguerite pour la baiser, mais Marguerite l'embrassa en lui rappelant qu'elles avaient été compagnes d'enfance, au pied de l'autel.

En ce moment même le curé parut, s'excusant d'avoir fait attendre Marguerite & la priant de passer dans son cabinet. Quand Marguerite entra dans le parloir du curé, elle eut peine à retenir un cri de surprise, car elle se trouvait en face du marquis de Bricourt qui, debout, auprès de la porte entr'ouverte, avait dû tout voir et tout entendre.

« N'ayez donc pas peur, mon enfant, dit en riant le bon curé ; c'est un de mes meilleurs paroissiens, & je suis sûr qu'il m'apporte de la part de sa mère quelque chose pour mon église ou pour mes pauvres.

— Je venais en effet, monsieur le curé, vous faire une commission de la part de ma mère, répondit Gaston, mais je reviendrai demain ; » & saluant en toute hâte, il s'enfuit avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'il voulait poursuivre quelqu'un.

Il se mit effectivement à la poursuite de Marie Meunier, qu'il aperçut au bout de la rue. Cette rue était étroite & déserte ; de hautes murailles entou-



raient les jardins des hôtels; de temps à autre une porte cochère apparaissait, ombragée par de grands arbres, mais les fenêtres étaient aussi rares que les passants.

La jeune ouvrière, en entendant marcher derrière elle, eut peur & serra son trésor dans ses mains tremblantes. Gaston redoubla la vitesse de son pas. & comme la pauvre fille n'osait pas courir, il la rejoignit bientôt, & la saluant aussi poliment qu'il eût salué une femme du monde, il lui dit :

« Je crois, mademoiselle, que vous allez vendre des boucles d'oreilles. »

Marie, sans lever les yeux sur lui, tant sa frayeur était grande, répondit :

« Mais, monsieur, les boucles d'oreilles sont à moi, on me les a données. »

— Je le sais, c'est mademoiselle Marguerite de la Tour qui vous a fait ce don.

— Ah! mon Dieu, monsieur, vous êtes sans doute son père! »

Gaston partit d'un franc éclat de rire.

« La terreur que je vous inspire, bien involontairement, vous égare; regardez-moi donc, je vous en prie. » lui dit-il.

Marie leva sur son interlocuteur un timide regard. & malgré sa douleur, elle se mit à rire aussi en voyant le jeune visage de Gaston, auquel on ne pouvait raisonnablement attribuer la paternité d'une fille de vingt ans.

« Les boucles d'oreilles de mademoiselle de la Tour valent cent francs, je crois, reprit monsieur de Bécourt; en voici deux cents, voulez-vous me les donner? »

L'ouvrière regarda avec défiance le beau monsieur qui lui proposait ce singulier marché.

« Pourquoi, dit-elle, voulez-vous payer ces boucles d'oreilles le double de ce qu'elles valent? »

— Parce qu'elles ont été portées par une sainte & charitable enfant, & que je veux les offrir à ma femme; ça lui portera bonheur, ajouta Gaston en répétant la phrase de la vieille bonne de Marguerite.

— Ah! vous êtes marié, monsieur, dit en souriant Marie, & elle présenta les boucles d'oreilles au marquis.

— Pas encore, répondit-il, mais je compte me marier bientôt, & en attendant que ma femme vous prenne sous sa protection, venez chez la marquise de Bricourt, ma mère, elle s'occupera de vous. »

Marie prit les deux cents francs que lui offrait Gaston; jamais la pauvre fille n'avait possédé une pareille somme. & en regardant les pièces d'or qui brillaient dans sa main, elle croyait rêver.

Gaston rentra à l'hôtel, et montrant son acquisition à sa mère, il lui dit :

« Ce sont les boucles d'oreilles de mademoiselle de la Tour... »

— Où les as-tu prises? demanda la marquise fort étonnée.

— Je ne les ai pas prises, je les ai achetées.

— Comment? mademoiselle de la Tour vend ses bijoux?

— Non, elle les donne aux pauvres.

— Et pourquoi les as-tu achetées?

— Pour les lui rendre.

— Mais je présume qu'elle ne les acceptera pas.

— J'espère, au contraire, qu'elle les acceptera, en échange de ce cadeau, je lui demanderai quelque chose.

— Quoi donc?

— Sa main! si toutefois vous voulez bien me le permettre, ma mère. »

Le visage calme de la marquise fut en un instant bouleversé & elle s'écria :

« Tu veux épouser mademoiselle de la Tour, mais je t'ai entendu dire vingt fois qu'elle est égoïste & coquette, & que sa beauté n'a aucun charme à tes yeux. »

— J'ai dit tout cela de mademoiselle Fernande, de celle qu'on a surnommée ici *la belle la Tour*; mais c'est Marguerite que j'aime, & c'est à elle que ces bijoux appartenaient. »

Gaston raconta alors à sa mère la scène dont il avait été témoin chez le curé, puis il ajouta :

« Il y a déjà longtemps que je songe à cette enfant; mes fenêtres s'ouvrent, vous le savez, sur le jardin de monsieur de la Tour; j'ai fait mettre des stores qui me permettent de voir *la fourmi, ma voisine*, sans être vu par elle; Marguerite est un vrai petit ange, actif & gracieux; ce sera, chère mère, la bénédiction & la joie de notre maison si vous l'acceptez pour fille. »

Madame de Bricourt garda d'abord le silence, puis elle répondit d'une voix émue à Gaston, qui attendait avec anxiété sa réponse :

« J'avais, je ne te le cache pas, rêvé pour toi un mariage plus brillant, mais tu es peut-être plus sage que moi en considérant la grâce & les vertus pour tout & en comptant la fortune pour rien. Il sera fait selon ton désir, Marguerite de la Tour sera ma fille. »

Gaston baisa tendrement la main de sa mère & lui dit :

« Quand? »

— Quand tu voudras.

— Je voudrais faire ma demande aujourd'hui même en lui reportant ces bijoux. »

Nous avons laissé Marguerite chez le curé, où, aussitôt après le départ de Gaston, elle exposa le motif de sa visite.

« Pourquoi votre sœur veut-elle faire une nouvelle, mon enfant? dit le bon curé.

— Je ne le sais pas.

— Mais il fallait le lui demander.

— Oh! je n'aurais pas osé.

— Comment! vous êtes en cérémonie avec votre sœur?



— Non pas en cérémonie précisément, monsieur le curé, mais j'ai un peu peur de Fernande; elle est l'aînée!

— Qu'est-ce que cela fait, qu'elle soit l'aînée? si elle était bonne pour vous, vous n'auriez pas peur d'elle; mais comme chacun admire votre sœur, & que vous êtes très-modeste, ce dont je vous loue, vous vous figurez n'être pas à son niveau. Est-ce vrai, cela?

— Peut-être bien! dit en souriant Marguerite.

— Je n'aime pas beaucoup, reprit le curé, à faire des neuvaines sans en connaître le but.

— Oh! monsieur le curé, le but est bon; on ne prie pas le bon Dieu pour obtenir de méchantes choses.

— Eh bien, si le but est bon, il faut le faire connaître, une jeune fille n'a rien à cacher ni à ses parents, ni à sa sœur, ni à son curé; vous direz cela de ma part à mademoiselle Fernande, qui voudra bien venir elle-même me demander sa neuvaine & m'expliquer ses petites affaires. »

Marguerite rentra fort embarrassée, car elle avait à rendre compte à Fernande de son échec près du curé, & à sa mère de l'absence de ses boucles d'oreilles. Sans doute madame de la Tour était charitable, mais pas au point de se dépouiller de ses bijoux dans la rue pour les donner aux pauvres, & la jeune fille se doutait bien qu'elle serait grondée.

Elle alla d'abord trouver Fernande, qui s'emporta contre elle & contre monsieur le curé, disant qu'elle était une petite sottise qui ne savait pas se tirer d'affaire, & que le vénérable prêtre n'avait pas le sens commun.

« Mais va t'expliquer avec lui, reprit Marguerite, qu'est-ce que cela te fait de lui dire la vérité, puisque tu seras toujours obligée de la lui dire à confesse? »

— C'est bon, répondit la superbe Fernande, je me passerai bien de notre curé. »

Etaussitôt elle mit ses dix francs sous enveloppe & les adressa au curé d'une paroisse voisine avec ces mots :

« Prière de faire une neuvaine pour une âme en » peine. »

Après avoir affronté la bourrasque fraternelle, Marguerite se rendit chez sa mère.

« Maman, dit-elle résolument, j'ai donné mes boucles d'oreilles pour sauver une pauvre femme qui allait mourir de misère; me le pardonnez-vous? »

— Ah ça! tu es folle, ma chère enfant, dit madame de la Tour : faire l'aumône est une belle chose, mais quand on n'est pas riche, la faire dans de semblables proportions devient une extravagance. D'ailleurs, on donne de l'argent & non pas des bijoux; cette femme vendra tes boucles d'oreilles le quart de ce qu'elles ont coûté, & encore peut-être sera-t-elle arrêtée pour vol, car on ne s'expliquera pas comment une malheureuse créature couverte de haillons se trouve en possession de pareils objets.

— Oh! mon Dieu, c'est vrai, s'écria Marguerite, je n'y avais pas songé; & elle raconta en détail à sa mère sa rencontre avec son ancienne compagne de catéchisme. A mesure qu'elle parlait, madame de la Tour partageait son émotion.

— Calme-toi, mon enfant, lui dit-elle enfin; du moment où tu as donné à cette pauvre fille l'adresse de notre bijoutier, on viendra directement à nous, si, on soupçonne ta protégée; mais une autre fois n'agis pas ainsi sans me consulter; tu ne seras probablement jamais assez riche pour faire l'aumône aussi magnifiquement.

— Mais en donnant un bijou, reprit Marguerite, je ne donnais que le superflu.

— Il y a des choses, en apparence superflues, qui sont nécessaires dans certaines positions, dit madame de la Tour un peu embarrassée; toutes tes compagnes ont des boucles d'oreilles & tu en désirais depuis longtemps.

— Si je les regrette jamais, je penserai aux larmes de Marie Meunier & mes regrets s'envoleront bien vite. »

Marguerite embrassa sa mère, puis elle alla reprendre ses travaux quotidiens.

« Eh bien, petite prodigue, lui dit en riant son père quand elle parut au déjeuner, nous arrachons nos vêtements dans la rue pour encouvrir nos frères. »

Marguerite vit que monsieur de la Tour n'était pas fâché de ce qu'elle avait fait, & elle se jeta à son cou avec une joie d'enfant.

« Qu'est-ce donc? » demanda la belle Fernande d'un air distrait.

Madame de la Tour raconta l'histoire des boucles d'oreilles.

« Ah! fit Fernande, je t'engage à épouser un prince non dépossédé, car une liste civile te sera indispensable pour tes aumônes royales. »

— Je crois bien que je n'épouserai jamais personne, dit Marguerite.

— Pourquoi penses-tu cela? lui demanda monsieur de la Tour.

— Parce que Fernande, qui est bien mieux que moi, n'est pas encore mariée, & puisque c'est si difficile pour elle, ce sera impossible pour moi, répondit naïvement Marguerite.

— Je ne vous ai pas priée de me plaindre, dit Fernande en rougissant de colère.

— Mais je ne te plains pas; nous sommes trop heureux ici pour être à plaindre d'y rester toujours. »

Le repas s'acheva très-silencieusement, & comme la neige couvrait le jardin de son manteau blanc, Marguerite resta au salon & se mit à coudre du linge. Près d'elle, son père lisait le journal; madame de la Tour allait & venait, & Fernande, le nez collé aux vitres, regardait tomber les gros flocons qui lui causaient une contrariété extrême, car elle avait compté faire des visites ce jour-là, & mettre pour la première fois un élégant costume qui l'eût fait paraître plus belle encore qu'à l'ordi-



naire. Impatentée de ce contre-temps, elle frappait les carreaux avec ses doigts, comme elle eût frappé son piano si elle avait joué un morceau très-expressif.

« Tu devrais nous faire un peu de musique, lui dit monsieur de la Tour.

— Vous savez, mon père, que cela m'ennuie.

— Je le regrette, car enfin tu as pris des leçons pendant douze ans &...

— Et vous avez placé votre argent à fonds perdu, interrompit Fernande, ni plus ni moins que Marguerite en donnant ses boucles d'oreilles à une vertueuse ouvrière.

— Avec cette différence, reprit monsieur de la Tour, que le don de ta sœur lui sera compté dans le ciel, tandis que ton piano ne contribuera en rien à mon salut. »

Pendant ce petit débat, Marguerite était allée chercher un sablier, qu'elle plaça devant elle.

« Tu as l'air d'un petit ermite, lui dit son père ; que vas-tu donc faire avec ce sablier ?

— Je vais voir si je puis ourler quatre torchons dans une heure ; j'ai réussi hier pour trois, mais l'ambition vient en travaillant.

— Tu tires, en effet, ton aiguille aussi rapidement que si tu attendais ton salaire pour dîner.

— Il faut bien me rendre utile dans la maison, car je n'espère pas épouser le prince régnant que m'a souhaité Fernande. »

Au moment où Marguerite disait cela, la porte du salon s'ouvrit, & la vieille bonne vint annoncer que madame la marquise de Bricourt faisait demander à monsieur & à madame de la Tour s'ils pouvaient la recevoir.

« Certainement ; faites entrer, répondit madame de la Tour.

— Madame la marquise de Bricourt n'est pas là, répondit la femme de chambre, c'est un valet de pied qui est venu faire la commission.

— C'est une singulière idée de faire des visites à midi, observa Fernande.

— Ce n'est sûrement pas une visite, reprit madame de la Tour ; madame de Bricourt a sans doute quelque chose à nous demander.

— Elle est dame de charité, je crois, ajouta monsieur de la Tour, & elle vient probablement quêter.

— C'est cela ! s'écria Fernande : elle a ouï parler de la munificence de Marguerite, & c'est à elle qu'elle vient présenter sa bourse. Tu vas faire disparaître tes torchons, j'espère ?

— J'en ferai disparaître onze, car j'avoue qu'ils sentent fortement le lin, mais je garde celui que j'ourle, car je n'entends pas me croiser les bras pour les beaux yeux de la marquise. »

Quelques instants après, madame de Bricourt entra, suivie de son fils. Elle paraissait émue, & malgré la grande habitude qu'elle avait de gouverner ses impressions, elle resta quelques secondes, debout, en face de monsieur de la Tour, sans pouvoir parler.

« Monsieur, dit-elle enfin, je viens vous demander, pour mon fils, la main de cette charmante enfant ? » Et du regard elle désigna Marguerite.

« De Marguerite ! s'écria monsieur de la Tour.

— De mademoiselle Marguerite, » reprit en souriant la marquise ; je m'adresse à vous devant elle, parce que j'espère trouver en elle une auxiliaire.

Marguerite regardait madame de Bricourt avec un joyeux étonnement ; ses lèvres étaient si enaieuses, mais ses yeux disaient oui.

« Réponds toi-même, mon enfant, » lui dit doucement monsieur de la Tour.

La marquise lui ouvrit ses bras, elle s'y jeta, & ce fut sa seule réponse.

Alors Gaston s'avança, baisa la petite main qui tenait encore une aiguille, & offrit à Marguerite un petit coffret en ivoire d'un merveilleux travail. Elle l'ouvrit & s'écria :

« Mes boucles d'oreilles ! Oh ! monsieur, ce n'est pas à cause de cela que vous voulez m'épouser, cela n'en vaudrait pas la peine.

— Cette peine-là, dit en souriant Gaston, sera le bonheur de toute ma vie ! »

Et, avec un entrain charmant, il raconta comment depuis plus d'une année il espionnait toutes les actions de sa petite voisine, & comment, à l'insu de tous, il s'était initié aux moindres détails de son existence.

Six semaines après, Marguerite épousait le marquis de Bricourt ; toute la ville assistait à cette cérémonie, & chacun disait que la jeune mariée méritait bien le sort brillant que la Providence lui avait réservé.

Fernande, dédaignée par celui qui devenait son beau-frère, & ironiquement complimentée par ses amies, avait la rage dans le cœur.

Quand Marguerite entra dans les appartements que lui avait fait préparer Gaston, elle fut émerveillée de leur splendeur ; un des corps de logis de l'hôtel lui était exclusivement réservé, de sorte qu'elle allait vivre près de sa belle-mère dans une douce intimité & dans une parfaite indépendance. L'hôtel avait le cachet grandiose des belles demeures du dix-huitième siècle ; & monsieur de Bricourt avait fait meubler les appartements de sa femme dans le style Louis XV ; des tapis d'Aubusson, des étoffes Pompadour, des meubles véritablement anciens & redorés avec soin, des porcelaines de Sèvres semblaient à leur place au milieu des vastes pièces dont les boiseries étaient sculptées, et dont les peintures représentaient d'idéales bergères gardant des moutons ornés de rubans bleus & roses. Partout des plantes rares étendaient leurs rameaux & formaient des massifs de verdure ! Marguerite, la simple fleur, l'active fourmi, allait jouir du luxe rêvé par la superbe Fernande.

Ainsi en est-il des destins de ce monde ; nous souhaitons une chose & nous la poursuivons avec l'acharnement de l'orgueil & de l'ambition, mais Dieu seul en dispose & la donne à qui la mérite.



Marguerite parcourait son domaine avec joie, tout en songeant bien plus à celui qui lui avait préparé cette ravissante demeure qu'aux magnificences dont elle était entourée. Des fenêtres de sa chambre, elle pouvait voir la maison paternelle & le jardin vers lequel les regards de son mari s'élevaient si souvent portés. En entrant dans cette chambre, elle aperçut une jeune fille vêtue de noir qui semblait attendre ses ordres; après un instant d'hésitation, elle reconnut Marie Meunier, dont la mère était morte, & que Gaston avait attachée au service de sa femme.

Quand Fernande se trouva seule en face de la réalité, elle repassa dans sa mémoire les années qu'elle avait employées à se parer & à courir après des succès éphémères, & alors un profond découragement s'empara de son âme, car il n'y avait pas dans toute son existence un seul souvenir vers lequel elle pût reporter sa pensée avec sérénité; le passé ne lui offrait que déception & amertume.

Il eût été temps encore de prendre la vie sous son vrai côté, de prouver aux gens qui la jugeaient sévèrement que la raison se faisait jour dans son esprit; l'avenir était long encore devant elle, & si elle avait vaillamment travaillé à vaincre une nature faussée par la vanité, elle eût conquis l'estime de tous & mérité la protection du ciel, mais Fernande ne comptait ni sur la force de sa volonté ni sur l'aide de Dieu. Sa malencontreuse nevaine était le seul appel qu'elle eût jamais fait à la miséricorde divine.

Elle se jeta plus que jamais dans une vie factice; & ayant obtenu de son père un revenu égal à la dot de sa sœur, elle l'employa uniquement à sa toilette; son élégance lui donnait l'aspect d'une femme bien plutôt que celui d'une jeune fille, & elle ressemblait à ces enfants qui jouent à la dame en s'affublant des plumes & des dentelles de leur mère.

Mais ce qu'elle ne pouvait imiter, & ce qui lui causait une rongante jalousie, c'était le luxe de tout genre qui entourait Marguerite: elle la voyait passer dans de beaux équipages; elle la voyait régner en douce souveraine dans de somptueux salons dont de grands laquais en livrée ouvraient les portes à deux battants en disant: Madame la marquise est chez elle! Alors Fernande se souvenait du temps où sa sœur cadette, oubliée dans un coin de la maison, raccommodeait le linge & préparait le dessert, & elle s'indignait contre le sort, contre son beau-frère & contre la pure enfant qu'elle accusait au fond de son âme envieuse d'intrigue & de dissimulation.

L'hiver revint, & Fernande, en voyant pour la première fois sa sœur au bal, crut voir une étrangère, car le bonheur avait embelli Marguerite, qui était dans tout l'éclat de ses vingt ans. Ses yeux noirs, étincelants de joie, paraissaient plus brillants que l'auréole de diamants qui ceignait son front. Les hommages, qu'elle n'avait jamais recherchés, lui étaient prodigués sans que leur encens lui fit

perdre un instant la simplicité de son attitude. Chaque semaine des fêtes splendides étaient données à l'hôtel de Bricourt, & Marguerite en faisait les honneurs avec tant d'aisance & de distinction que sa belle-mère l'appelait: ma reine Marguerite.

A cette époque, la marquise douairière de Bricourt écrivait en ces termes à une de ses amies:

« Il est très-vrai que j'ai vu d'abord avec déplaisir le mariage de Gaston. Je souhaitais qu'il trouvât, sinon autant de fortune qu'il en avait lui-même, du moins une dot suffisante pour compenser les dépenses qu'une femme introduit ordinairement dans un budget. J'ai fait ce qui s'appelle contre fortune bon cœur, m'abstenant d'entrer en lutte avec mon fils, parce que je sais qu'en toutes choses sa volonté est inébranlable, & qu'il valait mieux accorder de bonne grâce un consentement que j'aurais toujours été obligée de donner plus tard.

» L'alliance des la Tour me flattait médiocrement; ce sont de très-braves gens, mais non pas au niveau de ce que je désirais; ils ont parfaitement mal élevé une fille aînée dont les allures me choquaient, & je n'accordais pas grande attention à la petite, qui m'avait joué le mauvais tour de tourner la tête de mon fils. En un mot, j'ai accompagné Gaston à l'autel avec une vive contrariété que je dissimulais sous le plus savant sourire.

» Mais le sentiment d'amertume qui se cachait au fond de mon cœur n'a pas duré longtemps, car jeme suis aperçue bien vite que nous av'ons acquis un trésor.

» Du jour au lendemain, sans efforts & sans rien perdre de sa grâce presque enfantine, ma belle-fille est devenue une grande dame dans toute l'acception du mot, ce qui ne l'a pas empêchée de rester simple & active; elle surveille la maison avec une rare persévérance; bonne & juste pour tous, elle veut que chacun fasse son devoir, & donne elle-même l'exemple du travail; elle a réformé des abus dont je ne soupçonnais même pas l'existence & elle a introduit une administration si régulière dans notre petit gouvernement, que les dépenses sont fort diminuées, & mon fils se trouve en réalité plus riche avec cette gentille & intelligente enfant que s'il avait épousé une riche héritière.

» Notre Marguerite n'a pas ce qui s'appelle une beauté régulière, mais elle est charmante; sa taille est ravissante, ses traits offrent entre eux une grande harmonie, & sa physionomie a un charme inexprimable. Enfin j'aime ma belle-fille presque autant que j'aime mon fils, & je bénis Dieu chaque jour d'avoir inspiré à Gaston cet attachement si fervent pour la fourmi, sa voisine. »

Triste contraste entre le sort de Fernande & de Marguerite: par un singulier hasard, depuis le mariage de la marquise de Bricourt, sa sœur n'avait pas même rencontré sur sa route une conquête à entreprendre, qui pût alimenter son imagination.

Enfin, elle vit venir à elle un prince! Oui, un



vrai prince, fils cadet d'une petite maison souveraine d'Allemagne. On l'avait envoyé en France pour étudier les manœuvres militaires, les lois & les coutumes, & un secrétaire d'ambassade ayant prié monsieur de Bricourt de s'occuper de lui, ce fut dans les salons de Marguerite qu'on le vit pour la première fois.

Une heure après l'entrée du prince à l'hôtel de Bricourt, Fernande se croyait déjà princesse, & s'étonnait qu'on ne l'appelât pas *Altesse*. Le prince avait vingt ans, Fernande en avait vingt-trois, mais elle n'abaissait pas son esprit à ces étroits petits calculs d'arithmétique; & comme le jeune prince prenait le plus grand plaisir à faire danser une personne admirablement belle, sœur des maîtres d'une maison où il recevait l'accueil le plus courtois, Fernande se voyait assise sur un trône aux côtés du prince qui n'en avait cependant pas; elle tenait fièrement son éventail, croyant sans doute tenir un sceptre, & elle relevait la tête aussi majestueusement que si cette tête eût porté une couronne.

Le prince vint faire une visite aux la Tour. Fernande s'attendait à le voir arriver dans un carrosse à quatre chevaux, mais il était tout bonnement dans un fiacre. Il passa trois mois à l'hôtel, & comme il était *bon prince*, il se lia avec quelques jeunes gens; mais toutes ses préférences restaient aux Bricourt, & il ne cessa pas de témoigner à Fernande l'admiration la plus sincère. Les rêves de la jeune fille arrivèrent à leur apogée; certaine qu'elle allait devenir princesse, elle ne cédait le pas à personne, mesurait chacun du haut de sa grandeur, & posait avec dédain son pied sur le sol français, où elle n'était que sujette.

Le prince dînait une fois par semaine chez Marguerite & montait les chevaux de Gaston; c'était donc la moindre des choses qu'il pût faire pour des gens aussi hospitaliers que d'épouser leur sœur; pourtant, un beau matin, il partit à l'improviste, rappelé par un ordre paternel. En Allemagne, les enfants sont encore très-soumis, & une heure après avoir reçu la lettre de son père, le prince était à la gare. Sa seule visite d'adieu fut pour Gaston, mais il était si pressé qu'il oublia de parler de Fernande, & là se termina le songe doré qui avait transporté *la belle la Tour* dans un palais.

L'été succéda au printemps sans ramener ni prince ni dragon! Aucun point lumineux ne paraissait à l'horizon.

Marguerite eut un fils, beau comme le jour, ainsi qu'il est dit dans les contes de fées; elle le soignait elle-même avec une tendresse passionnée, & il était rare de voir le marmot ailleurs que dans les bras de sa mère.

Fernande le regardait avec dédain.

« Tu n'aimes pas ton neveu, lui dit une fois Marguerite.

— Ce n'est pas un neveu, répondit Fernande, ce n'est encore qu'une *petite chose*.

— De tous les biens que Dieu m'a donnés, re-

prit Marguerite, *cette petite chose* est la plus précieuse à mes yeux. »

Quand Fernande atteignit l'âge de vingt-cinq ans, un profond découragement s'empara de son âme. Autour d'elle, elle voyait toutes ses compagnes mères de famille, ayant un but dans la vie & des affections sérieuses, & quand elle descendait au fond de son cœur, elle n'y trouvait que rêves envolés, vanité froissée, isolement & amertume. Une invincible mélancolie s'empara d'elle; elle perdit sa fraîcheur; sa maigreur devint effrayante, & son plus cher trésor, sa beauté s'altéra.

Marguerite n'avait jamais osé donner de conseils à sa sœur aînée, mais depuis bien des années elle avait tout observé en silence; elle vit bien vite le danger qui menaçait Fernande, & confiant son fils à ses deux mères, elle partit pour Trouville avec son mari & sa triste malade.

« Il faut un changement d'air immédiat & des distractions, » avait dit le médecin, & il avait dit vrai, car à peine Fernande fut-elle sur les rivages de la Manche que la santé revint. Il y eut aussi un remède plus puissant que l'eau salée, plus puissant que cette atmosphère fortifiante de la mer, & tandis que les émanations des herbes marines & que l'iode échappé des vagues entraient dans ses poumons, d'ambitieuses espérances renaissaient dans son esprit & lui rendaient son énergique volonté de plaire; elle eut de grands succès & entrevit des chances de victoire. Bientôt elle fut la reine de Trouville, la beauté à la mode, l'étoile qui attirait tous les regards.

Fernande s'imagina que, cette fois, elle n'aurait qu'à choisir parmi tant d'adorateurs. Ses déceptions passées s'étaient amoncelées dans son souvenir comme s'amoncelent les pierres qui tombent d'un monument en ruine, & sur ces décombres branlants elle allait bâtir un édifice nouveau.

Un Normand, perdu dans la foule de ses admirateurs, avait à peine fixé un instant son regard; elle l'avait vu, & voilà tout, ainsi que le voyageur aperçoit sur la route où il passe, un arbre au milieu de tous les autres arbres. Monsieur de Tilly était sous-inspecteur des forêts, & joignait à son traitement un revenu de quatre à cinq mille francs. Il était estimé de tous ceux qui le connaissaient, & son aspect était agréable.

Il demanda en mariage Fernande de la Tour, & elle le refusa avec dédain. C'était pourtant la première fois qu'un de ses danseurs songeait à la prendre pour femme.

Mais, après avoir rêvé monts & merveilles, châteaux féodaux, princes, barons & marquis, mines d'or & d'argent, comment s'accommoder d'un petit gentilhomme de province vivant au milieu des bois avec un mince revenu?

En vain Marguerite épuisa près de sa sœur raisonnements & tendres sollicitations, Fernande fut immuable dans sa résolution.

« Pourquoi ne trouverais-je pas au moins ce



que tu as trouvée ? dit-elle en regardant sa sœur du haut de sa beauté.

— Parce qu'on n'a pas toujours une chance égale, & que mon mariage est un bonheur auquel je n'avais pas le droit de prétendre, répondit Marguerite.

— Pour arriver au même résultat, j'aurai toujours la ressource de donner mes bijoux à une mendiante, reprit ironiquement Fernande.

— Tu espères trouver ici des partis plus brillants que celui qui s'offre à toi en ce moment, dit Marguerite sans répondre aux derniers mots de sa sœur & ton espérance sera déçue ; ceux qui t'admirent ne pensent pas à t'épouser. A défaut de la grande position que tu désires & qui ne se présente pas, accepte une médiocrité dans laquelle tu trouveras le bonheur. Avec ce que mon père te donne, la place & la fortune de monsieur de Tilly, tu auras une douzaine de mille livres de rente, & si ce revenu ne te suffit pas, Gaston désire t'abandonner ma dot.

Pas un remerciement ne tomba des lèvres de Fernande. Elle se leva & sortit.

« Votre sœur, chère Marguerite, dit monsieur de Bricourt, ne mérite pas l'intérêt que nous lui témoignons.

— Ma sœur est malheureuse, » répondit Marguerite.

Tandis que Gaston allait rendre à monsieur de Tilly la réponse de Fernande, celle-ci roulait dans son imagination une phrase qu'elle croyait merveilleuse pour faire avancer ses adorateurs.

Le soir même, elle se promenait sur la grève, & le plus élégant des héros de la saison faisait la roue près d'elle. Il pouvait avoir quarante ans ; ses allures rappelaient celles du paon & ses plumes étaient dorées !

Fernande, nonchalamment enveloppée dans un tartan écossais, semblait plongée dans une rêverie plus profonde que l'Océan qui mugissait à ses côtés ; elle répondait à peine à son interlocuteur.

« Qu'avez-vous donc ? lui dit-il, vous paraissiez bien absorbée.

— Je souffre ! répondit Fernande d'une voix à peine intelligible.

— La mer était très-froide ce matin, votre bain vous aura rendue malade. »

Fernande sourit tristement.

« Il serait peut-être prudent de rentrer, reprit l'attentif.

— Mon cœur souffre seul, & l'air froid du soir me fait du bien, car j'étouffe.

— Vous avez reçu de mauvaises nouvelles aujourd'hui, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Vos parents sont malades, peut-être ?

— Non, monsieur. »

L'aimable Parisien n'osait pas continuer son enquête, l'air lugubre de Fernande l'effrayait ; il craignait d'être indiscret en insistant ; puis on est toujours gauche en face d'une douleur qu'on ne

partage pas. Il se contenta donc de regarder mademoiselle de la Tour d'un air anxieusement sympathique.

« On veut me marier, murmura-t-elle d'une voix mourante.

— On a bien raison ! s'écria l'admirateur de Fernande, car c'est grand dommage de voir rester fille une femme telle que vous. Brava, mademoiselle ! j'espère qu'on vous verra à Paris cet hiver ; Paris est la sphère qui vous convient & à présent que je vous connais, je serais véritablement inconsolable de ne plus vous voir. »

Tel fut le cri du cœur d'un homme qui, depuis six semaines était attaché aux pas de Fernande. Elle resta atterrée, dévorant des larmes de rage !

Le lendemain elle valsait avec un jeune Anglais qui, depuis son arrivée à Trouville, n'avait pas cessé de lui prodiguer ses hommages.

« L'air de cette valse est bien bonne, dit le voisin d'Outre-Manche en s'arrêtant hors d'haleine.

— J'en conserverai le souvenir toujours, répondit Fernande d'une voix grave, car c'est sans doute pour la dernière fois de ma vie que je danse. »

— Oh ! oh ! pourquoi ne plus danser ?

— Parce qu'on veut me marier, répondit-elle en levant au ciel des yeux qui contenaient un poème de désolation.

— Oh ! vous danserez après ; les dames ils dansent tout comme les demoiselles ; ce serait fâcheux, je veux dire inconvenant, dommage de ne plus danser.

— Je n'en aurai pas le désir, monsieur ; pour danser, il faut être heureuse.

— Vous serez heureuse, très-certainement ; une charmante personne comme vous doit être heureuse dans son mariage, très-certainement.

— Je serai malheureuse, monsieur, car je n'aime pas celui que je vais épouser.

— Oh ! cela n'est pas joli, je veux dire pas convenable : il faut aimer ou bien ne pas épouser. Chez nous, on aime toujours quand on épouse. Suivez le mode de l'Angleterre, elle est très-bonne. Attendez que vous trouviez une personne qui vous plaise beaucoup, ou bien restez miss. Vous m'excusez, n'est-ce pas, de vous donner cette petite conseil ? elle est bonne. Voulez-vous encore valser une petite tour. »

Fernande se lança dans le tourbillon pour cacher sa honte ; elle avait le vertige.

Une heure après, elle causait avec un brillant sportman qui avait remporté deux prix aux courses de Trouville : son teint était animé, sa parole brève et saccadée, son regard fiévreux.

« Vous paraissiez très-nerveuse, » lui dit le héros du turf.

— Je suis, répondit-elle, dans le même état qu'un cheval qui va franchir une barrière ; il sent les coups de cravache & marche toujours sans regarder ni en avant ni en arrière.



— Quelquefois il regarde de côté & s'y jette, interrompit en riant le beau cavalier.

— Je voudrais avoir le courage d'en faire autant, reprit Fernande en jetant sur le bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main un regard qui exprimait le plus profond découragement de la vie.

— Quelle analogie y a-t-il donc, mademoiselle, entre vous & un cheval qui va sauter une barrière ?

— On veut me marier, monsieur, répondit-elle d'une voix creuse.

— Ah ! ça c'est une fameuse barrière à sauter ! J'aimerais mieux six douves & une douzaine de banquettes irlandaises. Voilà une barrière que je ne sauterai jamais : elle est trop dangereuse ! Bonsoir, mademoiselle ; courage & bonne chance ! le grand prix vous revient de droit. »

Fernande s'appuya sur le dossier d'un fauteuil, car elle sentait ses jambes se dérober sous elle ; en se retournant pour chercher ce point d'appui, elle avait aperçu un des élégants dont elle convoitait le nom et la fortune : Parisien l'hiver, Provençal l'été, il était venu passer quelque temps à Trouville, sans doute pour comparer la Manche à la Méditerranée ; mais ce qu'il avait le plus regardé sur les côtes de Normandie et surtout le plus admiré, c'était mademoiselle de la Tour.

Fernande se laissa glisser sur le fauteuil qui se trouvait derrière elle.

« Vous paraissez souffrante, mademoiselle, lui dit celui en l'honneur duquel elle allait renouveler son infructueuse comédie.

— Oui, monsieur, je suis malade.

— Je vais prévenir madame de Bricourt, qui danse dans le salon voisin & ne s'en doute pas.

— C'est inutile.

— Vous avez sans doute trop dansé ?

— Non, j'ai trop pleuré.

— C'est grand dommage de faire pleurer de si beaux yeux ! »

Fernande, pour toute réponse, leva ses regards désolés vers le lustre qui éclairait la salle de bal. A défaut des étoiles, elle contemplait mélancoliquement les bougies.

« Qui donc a eu l'audace de vous contrarier ? reprit le beau Méridional.

— Me contrarier, monsieur ! me croyez-vous donc femme à pleurer pour une contrariété ? mes larmes ont coulé pour un chagrin mortel. On veut me marier !

— Eh ! mademoiselle, votre douleur n'est pas du tout flatteuse pour celui qui aspire à l'honneur de vous donner son nom. Mérite-t-il donc de vous inspirer tant de terreur ?

— Je le connais à peine, monsieur, mais je frissonne à la pensée de vivre dans un pays brumeux, où le matin est encore la nuit, où la terre est sans cesse couverte de brouillards glacés.

— Quel est donc cet affreux pays ?

— Mais c'est celui-ci.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes injuste

pour la Normandie ! c'est la plus belle province de France.

— J'avais rêvé de passer ma vie sous le beau ciel du Midi.

— Le pays où fleurissent les orangers est bien plus beau en rêve & dans les romances qu'en réalité. Notre soleil brûle les paupières ; la poussière sablonneuse qu'il soulève entre dans les poumons & nous étouffe ; les arbres brûlés dès le printemps ne nous offrent plus d'ombrage, les sources tarissent, & les chiens deviennent enragés. Croyez-moi, mademoiselle, vous avez grand tort de désirer vivre dans notre pays ; une atmosphère de trente degrés de chaleur n'est nullement nécessaire pour être heureux. »

Ceci dit avec un gracieux sourire, le beau Méridional, s'inclinant devant Fernande, se dirigea vers un autre coin du salon.

Fernande avait voulu donner des coups d'épée à ses admirateurs, & elle avait, en échange, reçu des coups de poignard.

Elle passa deux jours dans une morne tristesse, repliée sur elle-même, sans force ni courage. Enfin elle alla trouver sa sœur, & lui dit :

« Je me repens d'avoir refusé monsieur de Tilly ; tu avais raison & j'avais tort ; veux-tu prier Gaston de lui écrire ? »

Marguerite, ravie, sauta au cou de Fernande, & Gaston, enchanté d'être débarrassé de sa belle-sœur, prit à l'instant sa plume, sans même réfléchir que sa mission était épineuse.

Monsieur de Tilly résidait à quelques lieues de Trouville, & Gaston lui envoya sa lettre par un exprès ; il lui disait que la distance qui séparait la Normandie du pays habité par monsieur & madame de la Tour avait d'abord effrayé Fernande, mais qu'elle revenait sur sa décision première en songeant à toutes les chances de bonheur que cette union lui offrait.

Le lendemain, il reçut la réponse suivante :

« Je serais très-flatté, monsieur, du changement survenu dans les sentiments de mademoiselle de la Tour si je n'étais instruit des tentatives qu'elle a faites après mon départ.

« Qu'une jeune fille, aveuglée par sa vanité & par l'ambition, descende à de semblables artifices, j'ai déjà peine à le comprendre, mais ce que je ne puis m'expliquer, monsieur, c'est que vous consentiez à lui prêter votre appui.

« Veuillez remercier mademoiselle de la Tour de sa tardive condescendance envers moi, & lui dire que je ne me charge pas de la consoler des humiliations qu'elle a reçues.

« Je vous prie d'agréer, monsieur, l'assurance de ma considération.

» TILLY. »

Gaston lut deux fois cette lettre sans la comprendre, puis il la passa à sa belle-sœur, en lui demandant une explication ; mais Fernande, immobile comme une statue, pâle comme une morte,



affirma ne pas connaître le mot de cette énigme.

« Eh bien, moi, dans une heure d'ici, je le connaîtrai, » lui dit Gaston, qui sortit aussitôt.

Il se rendit au cercle, & pria un de ses amis de venir un instant sur la grève causer avec lui. Il lui raconta en quelques mots la demande que monsieur de Tilly avait faite de la main de Fernande, le refus de celle-ci, puis son changement de résolution, & enfin, il lui montra la lettre qu'il venait de recevoir, en le priant de lui dire franchement s'il avait appris, par la rumeur publique, quelque excentricité de sa belle-sœur.

L'ami, interpellé d'une façon aussi péremptoire, fit le récit de la comédie en quatre actes, jouée par mademoiselle de la Tour, & avoua que depuis trois jours cette histoire défrayait les conversations de Trouville.

« Je vous remercie, lui dit Gaston ; à présent, je sais ce que je dois faire. »

Il rentra chez lui & écrivit en ces termes à monsieur de Tilly :

« Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur, que j'ignorais complètement la conduite de ma belle-sœur quand je vous ai écrit de sa part. Je viens d'apprendre ce qui s'est passé, & aujourd'hui même je quitte Trouville pour reconduire mademoiselle de la Tour chez son père. Votre ressentiment est parfaitement juste ; mais, à mon tour, je m'étonne que vous ayez pu me croire complice de pareilles manœuvres. Je pense que ma parole suffira pour écarter de votre esprit tout soupçon à mon égard ; mais si vous n'étiez pas convaincu que je suis étranger à tout ceci, permettez-moi de vous dire que je considérerais un pareil doute comme une offense. Recevez, je vous prie, monsieur, l'expression

» du vif regret que j'éprouve des procédés de ma belle-sœur envers vous, & l'assurance de mes sentiments très-distingués.

» BRICOURT. »

Quand cette lettre fut terminée & envoyée à son adresse, Gaston alla trouver Fernande.

« Je sais tout, lui dit-il : vous êtes la fable de Trouville, et vous avez mortellement offensé un homme qui vous faisait beaucoup trop d'honneur en vous offrant son nom. Nous partons ce soir. Ne comptez plus désormais ni sur mon appui ni sur celui de votre sœur, à laquelle j'interdis toute relation intime avec vous. »

Fernande rugit de colère, et Marguerite pleura.

« Ne vous affligez pas, chère enfant, dit Gaston à sa femme ; Fernande ne vaut pas une de vos larmes. Je n'ignore pas ce que jadis elle a été pour vous : elle avait fait de vous la Cendrillon de la maison ; mais Dieu a fait justice de son égoïsme & de sa coquetterie. Je lui défends formellement de se rapprocher de vous désormais ; car la femme la plus honnête et la plus loyale peut être atteinte par la calomnie quand elle supporte le contact d'une personne telle que votre sœur. Jusqu'à présent elle avait été ridicule & inconséquente, mais aujourd'hui elle a franchi le pas qui la séparait encore de l'intrigue et de la duplicité. »

Fernande, humiliée, rentra chez son père la rage dans le cœur : ses aventures de Trouville furent bientôt connues de tous ses compatriotes, car les histoires fâcheuses traversent l'espace plus rapidement qu'une locomotive ou un vélocipède.

Fernande n'est plus belle & elle n'est pas encore résignée.

Comtesse DE MIRABEAU.

---

## CORRESPONDANCE

---

### JEANNE A FLORENCE

Hélas ! ma Florence, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous pouvons reprendre le compte rendu de ces bonnes après-midi de travail, qui sont depuis si longtemps suspendues par la force des événements... Le ciel est encore trop sombre, les cœurs sont trop tristes, les amis trop dispersés !

Sais-tu bien qu'à l'heure qu'il est, j'ignore tou-

jours ce qu'est devenue notre chère Adrienne & notre aimable Berthe ?

On m'avait dit qu'Adrienne, après des prodiges de charité pour les ambulances, les femmes & les enfants des malheureuses victimes de la guerre, s'était retirée à la campagne, avec sa belle-mère & son mari qu'elle n'avait pas voulu quitter un seul instant pendant le siège. Je lui ai écrit là, mais je



n'ai reçu d'elle aucune réponse, ce qui me prouve très-sûrement qu'elle n'y est déjà plus. — Où réside-t-elle à présent? c'est ce que j'ignore...

Il en est de même de notre gentille nouvelle mariée, Berthe... Elle faisait son voyage de noces à l'étranger quand les premiers événements sont survenus. Depuis ce temps, elle n'a pu rentrer en France, & c'est à grand-peine qu'elle parvient à envoyer de temps en temps de ses nouvelles à sa famille & à ses amis.

Thérèse, elle, notre pauvre Thérèse a passé, à Paris, entre son vieux père & sa jeune sœur, ces longs mois d'épreuve. — Que de souffrances, que de privations on a dû supporter dans cet humble logis, Florencel... Et combien la modeste pension de monsieur T... a dû devenir insuffisante avec la cherté des vivres, du combustible, des choses les plus indispensables à la vie, durant cet triste siège!

Amie, j'ai le cœur gros de larmes en y pensant; & pourtant, le croirais-tu? c'est presque en riant que la courageuse Thérèse m'a raconté ces choses! Pas une plainte pour elle-même, qui a si largement payé de sa personne, de son dévouement, de son *ingéniosité*, pendant ces pénibles jours où tout manquait!

Elle conserve précieusement sous globe — & sur un coussin de satin bleu de ciel, s'il vous plaît! — un souvenir de ces mauvais jours — un tout petit morceau de l'affreux pain noir qui était devenu la dernière ressource des malheureux assiégés, & qui allait, hélas! encore leur faire défaut!

— Mais, quel est donc ton secret pour accepter si bien l'épreuve, quelque cruelle qu'elle soit? demandais-je, émue, à Thérèse après le douloureux récit qu'elle venait de me faire avec une si touchante simplicité.

— Je prie Dieu de tout mon cœur, & ne doute jamais que son intervention n'arrive juste au moment critique, me répondit-elle; & ce qu'il y a de certain, c'est que cette intervention ne m'a pas fait défaut une seule fois depuis que je suis de ce monde.

— *Aux petits des oiseaux il donne la pâture, dis-je en l'embrassant avec effusion.*

— *Et sa bonté s'étend sur toute la nature!* acheva-t-elle d'un accent sérieux & pénétré qui ressemblait à une action de grâce.

En effet, chère Florence, c'est dans sa foi que notre Thérèse puise tout son courage, toute son abnégation, toute sa sérénité.

Mais je t'entends me demander: Et nos amies Lucie & Marie, pourquoi ne m'en parles-tu pas? Elles n'ont pas dû souffrir beaucoup de tous ces événements, elles, les enfants gâtées de la fortune? C'est ce qui te trompe, Florence... Elles, les enfants gâtées de la fortune, comme tu les appelles, ont autant souffert, mais d'une tout autre manière que Thérèse la disgraciée.

Figure-toi que ces pauvres amies se sont trou-

vées sans ressource aucune dans une grande ville étrangère, où elles ne connaissaient pas une âme, & où elles s'étaient, comme tant d'autres Françaises, réfugiées avec leur mère, pour quinze jours, un mois tout au plus, pensaient-elles.

Hélas! les mois succédèrent aux mois, les communications devinrent de plus en plus difficiles, les ressources s'épuisèrent sans pouvoir se renouveler, & un matin, nos chères exilées constatarent avec effroi qu'il leur restait tout au plus de quoi vivre une huitaine de jours encore.

Tu juges de leur désolation... Que résoudre? que faire?... Impossible de regagner son chez-soi. — Paris était assiégé, & ne l'eût-il pas été, il ne leur restait pas de quoi subvenir aux frais du voyage.

Marie pleurait, puis riait, pour ne pas démoraliser sa mère & sa sœur; puis leur sautait au cou, & repleurait de plus belle. Lucie ne pleurait ni ne riait; elle réfléchissait & mûrissait à part elle un grand projet dont, un beau soir, après avoir prié avec ferveur, elle fit part à Marie, à moitié endormie déjà.

Ce projet, tu l'as deviné, Florence, c'était de tâcher, par leur travail, de gagner au moins le pain de chaque jour, jusqu'à la fin de leur exil...

« Absolument comme les émigrés d'autrefois! s'écria Marie, réveillée par l'enthousiasme que lui cause toute idée nouvelle. Seulement, si ton projet me paraît excellent, il ne me semble pas très-facile à mettre en pratique. D'abord, que pourrions-nous bien faire? chercher des leçons de piano, de dessin?... nous aurions, certes, beaucoup plus besoin d'en recevoir!... Des leçons de français? nous ne connaissons pas assez la langue du pays pour faire comprendre à nos élèves ce que nous voudrions leur expliquer. »

Ici, Marie poussa un gros soupir; puis sa mobile physionomie s'éclairait d'un rayon de gaieté:

« Si nous nous lançons dans quelque profession excentrique, reprit-elle gaiement, comme celle, par exemple, de ce vieux marquis de la première émigration, qui s'intitulait: *grand saladier français*, & qui était mandé dans tous les festins aristocratiques du lieu de son exil, à seule fin d'y assaisonner la salade à la mode de son pays? C'est que ce métier m'irait à merveille, à moi, Lucie!... Tu sais si je réussis la salade à la maison, & si je fais des chefs-d'œuvre de décoration avec des œufs durs, des betteraves, du céleri, n'importe quoi! Toi, qui es une *horticultrice* si distinguée, tu te mettrais entrepreneuse de marcottes & de boutures, tailleuse de rosiers, destructrice de pucerons, que sais-je, moi!... »

— Folle, peux-tu plaisanter de la sorte en un pareil moment?

— Mais je ne plaisante pas du tout, ma sœur, je cherche, au contraire, à exploiter, avec le plus de fruit possible, ta lumineuse inspiration.

— Et si j'avais une idée exécutable, moi?



— Une idée exécutable?... oh! dis-la, dis-la vite, Lucie... »

Alors Lucie déroula son plan à sa sœur. Il s'agissait d'acheter de la laine — très-bon marché dans ce pays — et de confectionner, avec cette laine, le plus élégamment possible, une jolie collection de voiles de fauteuil au crochet tunisien, que l'on broderait en points de tapisserie, & que l'on ornerait ensuite, avec goût, de grelots, de glands & de franges. Puis, ces voiles de fauteuil d'un genre nouveau, autant que solides & meublants, seraient offerts par les deux sœurs dans quelques maisons de nouveautés de la ville, qui les achèteraient peut être, ou du moins consentiraient à en essayer le placement.

Madame C\*\*\* ne trouva aucune objection à faire à l'idée pratique de Lucie; elle offrit même son concours aux chères ouvrières, & les aida si bien à inventer des choses charmantes, que les voiles se vendirent à merveille, & que, grâce à cette industrie, la mère & les filles purent attendre, sans trop de privations, le moment où monsieur C\*\*\* vint les chercher pour les reconduire à Paris.

Cette petite histoire me fait penser à une chose, chère Florence, c'est que, toutes tant que nous sommes, nous pouvons être obligées, par le temps qui court, et même par tous les temps du monde, de subvenir, par nous-mêmes, comme Lucie & Marie, à nos besoins & à ceux des nôtres.

Nous devrions donc, en prévision de ces circonstances, de ces épreuves possibles, nous appliquer, dans les moments heureux, à découvrir en nous quelque aptitude spéciale qui, cultivée avec soin, développée dans le but de nous servir plus tard, pourrait, le cas échéant, nous devenir une ressource sérieuse.

Je suis sûre qu'il n'y en aurait pas une seule parmi nous, pour peu qu'elle se donnât la peine de bien s'examiner, qui ne parvint à se trouver quelque petite vocation cachée, dont le développement lui deviendrait d'abord un agréable passe-temps, puis peut-être dans l'avenir, une ressource utile.

Travaillons donc, amie, ou, du moins, apprenons à travailler un jour, à nous suffire à nous-mêmes, & nul ne songera plus alors à nous accuser de contribuer, par notre frivolité, par notre luxe, aux malheurs de la France!

Un serrement de main, bien affectueux, chère Florence!

JEANNE.

## MODES

Quelles affreuses calamités se sont appesanties sur nous pendant ces longs mois! pourrions-nous reprendre tranquillement le cours de nos cause-

ries mensuelles? hélas! longtemps encore les événements laisseront sur nous une triste impression: même ceux que les fléaux n'ont pas directement atteints ressentent vivement les douleurs des familles frappées dans leurs plus chères affections ou dans leurs intérêts; aussi, comme je te le faisais pressentir, la mode aura, cet été, un grand cachet de simplicité. Déjà pour cette saison de transition nous voyons réparaître le pardessus noir en cachemire ou faye, paletot, casaque courte, ou mantelet pour porter avec toutes les robes. On orne ces vêtements d'efilé (pour les jeunes femmes on peut remplacer l'efilé par une guipure); cet efilé est surmonté d'une ruche, d'une passementerie ou de biais lisérés de satin; des rouleautés de satin complètent aussi fort bien l'ornement. Je t'envoie un fort joli patron de mantelet en juin.

Les costumes sont toujours en grande vogue; le jupon orné de biais ou de volants, la tunique relevée sur les côtés, ouverte ou fermée devant & derrière; le corsage à manche Louis XV, avec basque, ou à manche étroite; plat & à ceinture avec nœud, & le petit paletot fendu. J'ai vu un charmant costume dont j'ai pris note à ton intention: robe en étoffe de fantaisie soie & laine, marron clair; une mignonne rayure satinée blanche est tissée dans l'étoffe, la jupe est ornée dans le bas de cinq larges biais en étoffe pareille, avec haut liséré en taffetas uni, de teinte un peu plus foncée. La tunique forme tablier devant, ce tablier est froncé de côté sur le lé de derrière, qui est ouvert au milieu jusqu'à la ceinture. Dans le bas, de chaque côté, ce lé est terminé en pointe, & garni d'un biais pareil à celui du jupon; ce biais tourne tout autour de la tunique & remonte sur le bord également jusqu'à la ceinture. Des biais étroits sont disposés dans toute la hauteur, espacés de huit centimètres, arrêtés du côté de la fente sous le biais, & à l'extrémité par un bouton; le biais du bas a douze à quinze centimètres; de long, le dernier de quatre à cinq centimètres dans l'intervalle, ils sont gradués. Le paletot, fendu, est orné du même large biais, terminé dans le dos en pointe comme la tunique; le biais remonte jusqu'à l'encolure & la même disposition, de biais avec boutons, est reproduite en plus petit. La manche, large, est fendue dans le bas du côté opposé à la couture, & le même ornement est répété par quatre petits biais avec boutons. Ce costume, qui convient également pour jeune femme ou jeune fille, peut être modifié pour une personne plus âgée, en faisant la jupe plus ample, remplaçant les deux biais du bas par un haut volant, supprimant la seconde jupe & faisant le paletot plus long avec l'ornement de petits biais avec boutons.

Je remets au mois prochain à te parler des toilettes tout à fait d'été.



## VISITES DANS LES MAGASINS

M<sup>lle</sup> TAROT, 4, rue Favart.

Parmi les nombreux modèles préparés dans les magasins de mademoiselle Tarot, j'ai remarqué un chapeau très-élégant, forme bérêt, en dentelle noire; devant, haute dentelle plissée & torsade en faye lisérée de petites perles de jais; de côté, touffe de plumes mélangées de Lophophor; derrière, écharpe double pan, en faye, un peu large. Pour jeunes filles, un chapeau en tulle malines noir, avec passe & calotte; au milieu de la passe est posé un large nœud à quatre coques en faye lisérée. draperie de petite dentelle avec long pans étroits en faye; de côté, aile droite & boutons de roses; dans le dessous, nœud à quatre coques & boutons de roses de côté. — Un chapeau rond en paille anglaise noire, calotte haute, bords étroits, borde de velours noir; autour de la calotte, large biais de velours formant palme de côté par de petits plis; derrière pointe de dentelle & nœud de velours. — Chapeau rond, en paille marron, pour enfant; il est de forme capeline, bordé de velours marron avec torsade en faye lisérée de velours; trois petits nœuds en faye sont posés: un au milieu, les deux autres sur les côtés; à gauche, petite aile marron; derrière, nœud en faye à longs pans.

La COMPAGNIE DES INDES, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain

Pour les toilettes d'été, il n'est pas d'étoffe plus

agréable à porter que le foulard; ce tissu souple & léger n'a pas l'inconvénient de se froisser comme le taffetas, &, de plus, il est beaucoup plus économique. Le magasin de la *Compagnie des Indes* possède en ce moment la plus belle collection de foulards qu'il soit possible de voir; les rayures fines, espacées d'un demi-centimètre, bois sur maïs, violet sur maïs, blanc sur bleu, violet; bleu, noir, cerise, vert sur blanc; bleu sur gris; blanc sur vert ou gris; puis en nuances plus sérieuses, vert sur noir & noir sur gris, brun ou bleu; les rayures un peu plus larges & plus espacées, dans les mêmes teintes, feront des costumes depuis 48 francs par huit mètres. — Le *double-royal* à larges rayures, en foulard croisé bleu & blanc, cerise & blanc, vert & blanc, violet & gris, gris & vert. — Les petits semés, depuis 48 francs par huit mètres; branches de boutons de rose & de sorbier élégamment jetés; marguerites. noir sur gris, noisette, marron, havane, vert, bleu, violet; vert, bleu, noir sur blanc; blanc sur noir, violet, bleu. — Les foulards pompadour, blanc, gris, noisette, noir avec fleurs de plusieurs nuances, depuis 58 francs le costume. — Puis les foulards *double-royal* avec semés, article exclusif de la maison, depuis 65 francs; petits motifs variés, fleurettes, boutons de roses, branchages légers, violet, bleu, vert, cerise, noir, vésuve sur fond blanc, gris, violet, marron, noir. — Puis des dessins camaïeu & des foulards unis qui composeront des costumes avec les garnitures de nuance plus foncée. — Le magasin de la *Compagnie des Indes* envoie *franco* les collections d'échantillons.

## EXPLICATION DES PLANCHES

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en alpaga ornée de rouleautés et boutons en satin; le bas de la jupe est fendu sur 15 centimètres; l'ornement est posé de manière à simuler une fente plus haute. — Casaque pareille à la robe ornée de même, manche large avec haut revers. — Jupen de dessous garni d'une bande plissée. — Chapeau en dentelle, orné d'un plissé en taffetas, traîne d'aubépine, fixée par une touffe de roses de haies; voilette. — Parure en toile, garnie d'un plissé en nansouk.

*Deuxième toilette.* — Robe en foulard Double-Royal à double jupe ornée de larges biais, traversés par un velours, et bordés d'un plissé en biais. — Corsage à basque à manche Louis XV, orné de même; un nœud postillon est fixé à la taille dans le dos. — Parure en valencienne et appliques brodées. — Chapeau en gaze orné d'une draperie plissée; nœuds et brides en velours, touffe de primevères de Chine.

*Toilette de petite fille.* — Jupen en sultane garni d'une bande festonnée, découpée en pointes. — Casaque flottante retenue par une ceinture festonnée, elle est or-

née comme le jupon; col marin; poignet mousquetaire. — Chapeau en paille anglaise bordé d'un velours, nœud assorti, touffes de pâquerettes et herbes légères. Parure en toile festonnée. — Bottes en chevreau.

### GRAVURE DE LINGERIE

1. Coiffure nœud coquillé en guipure avec bouclettes en velours, pans traversés par un velours.
2. Tablier en nansouk pour baby, plis gradués devant, maintenus à l'encolure par un poignet brodé; dans le dos le tablier est froncé sur le poignet; le jockey est formé par une petite bande brodée; le bas du tablier est également brodé.
3. Bonnet-capeline en dentelle noire, plissé en velours et dentelle, nœud de velours avec branche de roses.
4. *Toilette de première communiant.* Robe en mousseline suisse ornée de ruches plissées en travers; corsage à trois plis doubles, décolleté en carré, l'encolure bordée d'une petite bande plissée rappelant celle de la jupe. — Chemisette en mousseline avec manche ornée du même plissé que la robe. — Robe de dessous



à corsage montant et manche longue. — Ceinture drapée en gros grain. — Bonnet en tulle illusion, ruché en tulle, avec nœud et brides en gros grain.

5. Col matelot pour enfant, le col en toile est découpé à dents pointues, reliées entre elles par une broderie en guipure de Venise.

6. Manche assortie au col matelot.

7 et 8. Parure en mousseline, garnie d'une valencienne tuyautée, fixée par une guirlande brodée en appliques; le col est à revers à coins arrondis.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Bande Louis XIII pour ameublement.

## DEUXIÈME CAHIER

Entre-deux. — Bonnet d'enfant. — Entre-deux. —

— Bandes en coutil et reps pour coussin ou dessus de table à ouvrage. — Dessous de lampe. — Pantoufle. — Dentelle frivolité et crochet. — L. B. — Tapisserie par signes. — E. M. — Parure pour fillette. — Nappe d'autel. — Alphabet pour linge de table. — H. F. — O. C. — Alice. — Petite garniture.

## PLANCHE II

### 1<sup>er</sup> COTÉ

Corsage à basque, 2<sup>me</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> mai (n° 3786).

### 2<sup>e</sup> COTÉ

Corsage-blouse pour petite fille de huit à dix ans, gravure du 1<sup>er</sup> mai (3786).

## MOSAÏQUE

Il faut tâcher que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté, parce qu'elle ne choque point l'amour-propre des autres.

NICOLE.

♦♦

Les hommes se font toujours à eux-mêmes des

excuses pour leurs fautes présentes, qu'ils réparent par des désirs vertueux pour l'avenir.

M<sup>me</sup> DE MOTTEVILLE.

♦♦

La femme qui échange la modestie contre l'assurance perd la moitié de ses charmes.

M<sup>me</sup> DE GRAFFIGNY.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : A bien faire le temps passe vite.

## RÉBUS







J. H. L. Laverrière & Co.

Maison et Fabrique imp. r. Cardinal Lemoine, à Paris.

Lavie No. 1

3790

# *Modes de Paris* **Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Écolottes d'Étè*

**Ayuntamiento de Madrid**

*Robes en foulards de la Compagnie des Indes, 4, rue de Grenelle, P. G.*



